VII-ème année, N-os 1-3. Janvier-mars 1930

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale")

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France.

— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, Rue Danton.

— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

www.dacoromanica.ro

DIRECTEUR:

N. IORGA

BUCAREST, 6, ŞOSEAUA BONAPARTE

SECRÉTAIRE DE REDACTION:

C. MARINESCU

Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE: ARTICLES. — *N. Iorga:* Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la Péninsule des Balcans. — Quelques idées sur l'art roumain. — *Constantin I. Karadja;* Le journal de Paul Jamjouglou de Constantinople à Hotin en 1746.

COMPTES-RENDUS sur: Alexandre Boldur, Alois Grünwald, Jean Ebersolt, Th. J. Ouspenski, C. Amantos et Socrate Kougéas, A. D. Kéramopoulos, G. A. Sotériou, A. Andréadès, A. Heisenberg.

CHRONIQUE.

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte

www.dacoromanica.ro

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN
PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
VII-E ANNÉE, N-OS 1-3. JANVIER-MARS 1930

Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la Péninsule des Balcans[1]

Il y a un problème qui a longtemps intéressé, de cet intérêt un peu gêné et douloureux des problèmes importants que l'on n'a jamais l'espoir de pouvoir résoudre complètement: celui de l'établissement des Slaves dans la Péninsule des Balcans.

La péninsule des Balcans est toute pleine de Slaves appartenant aux différentes branches de la race. Il est bien évident qu'à un certain moment ils n'y étaient pas. Il y a des sources qui ne les montrent pas comme existant dans la péninsule avant une certaine date du V-e ou du VI-e siècle. Et il y a, non seulement par l'histoire, mais aussi par la nomenclature, des preuves que le territoire habité par les Roumains à ce moment a dû abriter pendant longtemps, abriter de la façon la plus large et la plus intime, une population slave.

On peut se demander de quelle façon cette population, qui se trouvait sur la rive gauche du Danube, était arrivée à passer le fleuve et à s'installer d'une façon si intime, d'une façon si durable, indéracinable, dans la péninsule des Balcans.

La question ne paraît pas capable d'une solution si l'on s'en tient à certaines explications d'un caractère romantique et tout à fait vague. Il ne faut pas s'adresser aux chroniques byzantines. Les chroniques byzantines, pour cette époque, disent bien peu. C'est l'époque la plus malheureuse pour l'historiographie de l'empire d'Orient: cette époque entre la tradition, la grande tradition des Procope et des Agathias et entre la nouvelle historiographie byzantine qui se place après

[1] Conférance donnée à l'École des Langues orientales vivantes de Paris.

www.dacoromanica.ro

la fin de cette querelle, fatale, même aux lettres byzantines et à l'historiographie byzantine, des iconoclastes.

Si l'on s'adresse à ces sources, voici ce qu'elles disent, et il y a des historiens et des philologues qui s'en contentent.

Sur la base de leur témoignage, on parle des „démocraties' slaves. Le terme existe en effet dans une chronique byzantine. Alors, il y aurait eu deux façons de vivre: la façon de vivre dans un État, qui appartient à Byzance, à la chose romaine, et une autre façon, celle des „démocraties".

Même, si l'on regarde à côté de l'information fournie par les sources byzantines, il y a deux espèces de démocraties. Il y a la démocratie à la romaine, qui s'appelle la Romania,— Venise en est une, la Sardaigne une autre, Rome elle-même, à un certain moment du moyen-âge, aussi—; elle consiste à vivre à la romaine sans avoir l'empereur et sans retenir tout l'appareil administratif qui dépend de la présence réelle de l'empereur (et la Roumanie elle-même, avec les deux principautés qui s'y sont confondues, s'est formée sur des organisations de districts, sur des „judicatures" qu'on appelle en roumain les *judeţe, judeţ* étant la même chose que la „judicature" italienne de Sardaigne). Mais à côté il y a, d'après ce témoignage byzantin, la „démocratie" à la façon slave.

Dans cette dernière démocratie, on vivait d'une vie que Jean-Jacques Rousseau aurait admirée. Rien de la férocité des barbares. S'il y a toujours cette théorie que les barbares doivent être féroces, on admet des exceptions, et voici des barbares qui ne sont pas féroces. Or les Slaves, qui ne sont pas féroces, représentent des barbares doux, vivant dans le voisinage des rivières, voyant, dans le brouillard au-dessus des eaux, des roussalkas et se laissant parfois gagner à leur charme.

Mais, comme les démocraties du moyen-âge ne doivent pas nécessairement avoir le caractère pacifique de celles de notre époque et peuvent être envahissantes, les démocraties slaves envahissent aussi. Seulement de cette façon poétiquement douce.

De sorte que leur entrée dans la péninsule des Balcans se serait faite lentement, en pleine paix. Il n'y a pas eu de grande guerre. S'il y avait eu cette grande guerre, avec une organisation conduisant les hostilités, on en trouverait la trace dans les

www.dacoromanica.ro

chroniques byzantines, même dans ces chroniques si réduites.

Il est bien vrai qu'on peut trouver beaucoup de choses dans Constantin le Porphyrogénète, dans ce qu'il concernant les Slaves de la péninsule des Balcans. C'est sans doute le témoignage le plus important. Seulement il faut attendre une bonne édition adnotée de ce texte pour discuter d'une autre façon qu'on ne le fait aujourd'hui.

Il ne faut pas oublier ensuite la façon dont Constantin le Porphyrogénète a travaillé. C'est un simple compilateur qui employait certains textes, et même d'une façon brutale. Il est vrai qu'on avait une commission qui travaillait sous son initiative. Mais, si l'on donnait à une commission de notre époque, où les études sont beaucoup plus étendues et on a un autre sens critique, un thème d'histoire sur la base de documents administratifs antérieurs de quelques dizaines d'années ou même d'un siècle, de deux siècles, de trois siècles, on verrait la façon dont cette commission, avec son président, se tirerait des matériaux qui auraient été mis à sa disposition.

Il ne faut pas oublier enfin que Constantin le Porphyrogénète n'entendait pas faire oeuvre d'historien, que l'histoire en elle-même ne l'intéressait guère, qu'il voulait tout simplement avoir un manuel administratif, et, de tout temps, ce qu'on a en fait d'histoire dans des manuels administratifs est d'une qualité tout à fait inférieure.

De sorte que, avec les „démocratiès", avec cette pénétration pacifique, avec la situation de fait telle qu'elle est rapportée par Constantin le Porphyrogénète, on a une certaine explication du problème. Seulement cette explication ne tient pas. Elle ne tient pas parce que, dans son élaboration, on n'a pas tenu compte de ce qui survit au passé le plus éloigné et qui forme pour tout problème une des bases les plus sûres: la nomenclature géographique, cette histoire écrite dans les noms des localités.

Seulement il faut les interpréter sans aucune partialité, et surtout il faut avoir pour l'interprétation impartiale une connaissance tant soit peu complète de cette nomenclature. Surtout, il ne faut pas commettre une erreur qu'on commet très souvent: étudier la nomenclature d'un pays où l'on n'a pas

www.dacoromanica.ro

vécu, d'un pays qu'on connaît par les livres, car ceci expose aux erreurs les plus grossières.

Il y a des noms de localités qui surgissent à telle époque et l'on s'imagine que ces noms existaient au moyen-âge. On fonde toute une théorie sur une nomenclature récente, qui ne peut avoir aucun intérêt historique.

On peut, cependant, employer la nomenclature: c'est un des moyens dont je tirerai partie dans cette conférence; mais il y en a aussi un autre: la connaissance du pays lui-même.

Très souvent les historiens font circuler les anciennes nations sur des voies qui n'existaient pas, sur des voies qui ont été créées à une certaine époque, mais qui, à celle dont il est question, n'existaient pas.

Il y a eu, pour donner un exemple, dans la péninsule des Balcans, à un certain moment, de grands massifs de forêts qu'on ne pouvait pas traverser impunément et qui n'étaient jamais employés ni pour les armées, ni pour l'émigration des peuples.

Il y avait une grande forêt, près de l'Olt, le Déliormane touranien, dont vient le Teleorman roumain, il y en avait une autre du côté de la Dobrogea, à l'Est de l'autre. Puis une troisième grande forêt qu'on n'a jamais appelée de terme touranien, du côté de la Serbie, cette grande forêt à travers laquelle en passait en trois jours, et les voyages des croisés nous montrent l'importance de ce massif boisé qui recouvrait une grande partie du territoire de l'ancien pays serbe.

Lorsqu'il s'agit de faire descendre une population aussi nombreuse que la population slave du Nord du Danube, il faut se demander d'abord ceci, — et je poserai en première ligne cette question avant d'arriver aux explications que peut fournir la nomenclature: cette descente d'une masse slave qui existait, à mon opinion, depuis très longtemps dans ces régions au Nord du Danube de quel côté a-t-elle pu se faire et quel en est le résultat?

Et, si les indications de la géographie correspondent au résultat de l'enquête basée sur la nomenclature, alors on peut bien dire qu'on a des éléments sûrs pour arriver à la solution.

Sans parler d'une descente qui pouvait venir d'un territoire

www.dacoromanica.ro

par dessus la Drave et la Save, ce qui est une autre question, et me bornant au territoire occupé par la Roumanie actuelle, on passait, on passe encore dans la péninsule des Balcans, en venant du Nord du Danube, par deux côtés. D'abord par les Portes-de-fer, où il y avait le grand gué.

La preuve que c'était le gué principal on la trouve dans l'histoire des guerres entre Byzantins et entre Hongrois. Il y a au cours de ces hostilités la mention d'un territoire qui s'appelle „Chram". Or, dans le Banat, il y avait deux localités, l'une s'appelant Caran et l'autre Sebeș, qui se sont réunies formant la Caransebeș d'aujourd'hui.

Chaque fois qu'ils s'agit de trouver le gué historique, il faut prendre l'histoire des anciennes guerres et l'on trouvera toujours que les combats se livraient à la place où l'on pouvait passer la rivière.

Mais il y a aussi un autre gué, du côté du Bas Danube, vers la Dobrogea actuelle, ce passage qui a amené ce qu'on appelle les „généalogies", les „générations" slaves, mentionnées au moment de l'appparition des Bulgares qui les ont soumises et organisées.

On passait à la place où aujourd'hui il y a Isaccea. Si le nom de cette localité paraît être turc, il faut se mettre en garde; car les Turcs, qui ont l'habitude d'introduire la voyelle initiale, faisant, par exemple[1], de Smil, en Bessarabie, Ismaïl, n'ont rien créé ni dans le nom, ni dans la chose. Il faut se rappeler que, Anne Comnène, à la fin du XI-ème siècle, nommant quatre chefs, pour des formations politiques dans ces régions à partir de Silistrie jusqu'aux embouchures du Danube, un de ces chefs s'appelait Sactcha. C'est sans doute celui dont le nom, avec cette particularité phonétique turque, a été transformé en Isactcha.

Si, par réaction contre le romantisme linguistique qui s'est laissé séduire par des similitudes et a créé des théories jadis reçues par presque tout le monde, on est arrivé à un scepticisme terrible dans ce domaine, ne laissant rien subsister du passé, devant des questions qui paraissent autrement insolu-

[1] Une rivière Simila dans le district moldave, voisin, de Covurluiu.

www.dacoromanica.ro

bles, le moment est venu de revenir un peu sur ce système de critique qui dépasse les bornes naturelles.

Il y a sans doute dans toute cette nomenclature au Nord et au Sud du Danube des éléments extrêmement anciens qu'on n'observe pas assez. Isaccea en fait partie, et, comme elle s'appelait jadis Obluciţa Obloutchitza), ce nom aussi devrait être soumis à un examen attentif..

Mais encore une observation préliminaire.

On s'imagine volontiers qu'une nation s'installe parce qu'elle l'a voulu. Mais s'installer sur un territoire ceci suppose un but et ce but est déterminé par une idée politique. Comme nous sommes habitués aux idées politiques, comme il n'y a qu'idées politiques à notre époque, comme on ne fait que des projets de construction d'États, on croit que cela a existé toujours.

Or rien n'est plus difficile que de mettre en mouvement une population. C'est tout le contraire de ce qu'on croit. Pour l'invasion des barbares, on voit tout un monde qui se promène, qui circule à travers l'Europe. Mais rien n'est plus difficile que de déclancher la marche d'un fragment d'humanité, d'une population sédentaire, même d'une population de bergers. Les bergers, pour la plupart, sont des transhumants et on ne tient pas compte assez de ce fait qu'un berger doit connaître parfaitement le territoire dans lequel il entre avec ses troupeaux, car, si, lui, il peut se nourrir de n'importe quoi, ce n'est pas le cas aussi pour ses brebis.

Il y a toute une histoire de la transhumance en Perse et cette transhumance montre combien sont archaïques les coutumes pastorales Ceci dit même si on risquerait de déranger un système employé très souvent par la philologie, celui de prendre la population entière et de la faire entrer ailleurs pour des raisons de phonétique, comme pour ces pauvres Albanais qu'on fait venir du Nord, où on ne les trouve jamais.

De cette erreur de la mutation à volonté de toute une nation souffre parfois aussi l'interprétation de l'histoire des Roumains. Il y a des savants qui disent qu'un population de cette race n'a jamais existé, pour le moyen-âge, au Nord du Danube, qu'ils étaient alors dans la péninsule des Balcans. Mais de l'autre côté on proteste: jamais ils n'ont été en grand nombre

www.dacoromanica.ro

dans cette péninsule; au contraire, ils étaient très au Nord. De chaque côté il y a quelqu'un qui les repousse. Et cependant des milliers d'hommes ne peuvent pas vivre un peu en l'air.

Ordinairement, on détale lorsque c'est une chose voulue par l'État qui dispose de cette population. Comme à notre époque, où il y a les Grecs d'Asie Mineure transportés en Macédoine et les Turcs de Macédoine transportés en Asie Mineure, avec ou sans l'approbation de la Ligue des Nations.

Je ne peux pas croire que le grand mouvement des Slaves vers le Sud eût pu être déterminé par une initiative populaire, par un mouvement spontané de „démocratie"; cela n'arrive jamais. Alors quels sont les États, car ils restent seuls pour l'explication, qui ont pu amener cette colonisation? Le nom de Byzance se présente aussitôt.

Si l'on avait dit, à un certain moment, aux Byzantins qu'ils étaient des Grecs, ils se seraient rebiffés. Jusqu'à notre époque, qui aime plutôt se relier directement au vieux paganisme classique — je m'en apercevais en lisant des descriptions de voyage, plus ou moins oubliées, dans certaines îles de l'Archipel, où, lorsqu'il y a un temple ancien et on demande de qui vient ce temple on vous renvoie aux Hellènes, aux „territoires helléniques"—, tout ce qui tient à Byzance n'entend pas être grec. L'État byzantin, c'est un État romain, de caractère international. La population est absolument indifférente, comme elle était indifférente, en grande partie, dans l'Empire ottoman, qui n'a été jamais de caractère national turc.

Alors Byzance colonisait, et elle n'avait pas l'horreur des barbares comme on se l'imagine. On considère cette entrée des Slaves dans la Péninsule des Balcans comme si l'empereur gardait ses frontières contre toute intrusion barbare. C'est tout le contraire. L'empire cherchait à avoir le plus grand nombre d'êtres humains vivant entre ses frontières sans regarder nullement au caractère national des nouveaux venus.

C'était du reste l'ancien système des „fédérés" qu'on plaçait, d'abord, pour défendre une frontière, et, la frontière une fois perdue, on les prenait pour en faire des colons.

Ce système romain du IV-e siècle a été continué à chaque

www.dacoromanica.ro

moment par Byzance. Des Asiatiques ont été transportés à Philippopolis, parce qu'il y avait là un vide.

L'empire byzantin, comme l'empire romain, est une grande fondation politique, mais c'est aussi un grand organisme fiscal. Un peu une Autriche. Or, pour l'Autriche du XVII-ème siècle, ce qui importait c'était avant tout d'avoir un très grand nombre de contribuables capables de payer. Ce que l'Autriche a fait en amenant un si grand nombre de Serbes pour les transporter sur l'autre rive du Danube, le Patriarche en tête, à la fin du XVII-e siècle; elle l'a fait aussi avec certains éléments bulgares qu'elle a fait entrer dans le Banat, où ils vivent encore. L'empire byzantin en a agi de même.

Il est arrivé sans doute avec les Slaves au VI-ème siècle ce qui était arrivé deux siècles auparavant avec les Goths.

Ceux-ci avaient été considérés comme des fédérés sur le Danube. Puis ils se sont querellés avec les officiers de la rive droite, parce que leurs subsides n'avaient pas été payés et, par conséquent, devenus pacifiques, ils n'avaient pas de quoi se nourrir. Car ce n'est pas l'ambition gothe qui a fait entrer, vers 370, toute la nation dans la péninsule des Balcans.

Voici donc un terme de comparaison. Les Visigoths, qui se sont écoulés ensuite du côté de l'Italie, de la Gaule méridionale, de l'Espagne, mais n'y sont pas restés, forment un parallèle lumineux pour l'établissements des Slaves. Les Goths, en querelle avec les officiers romains, ont fait appel à l'empereur, qui a donné raison à ses propres fonctionnaires, une guerre a dû éclater entre l'empereur et entre les Goths, Valens devant être battu à Andrinople et, par conséquent, toute la péninsule des Balcans en fut envahie.

Des choses semblables ont dû se passer aussi avec les Slaves, seulement il n'y a pas eu d'Ammien Marcellin pour les raconter.

Mais il y a aussi autre chose dans l'histoire du moyen-âge, Les Avars sont arrivés plus d'une fois devant Constantinople; ils étaient presque sur le point de s'y établir, et, s'ils s'étaient établis dans la capitale de l'empire, sans doute le caractère de l'État n'en aurait guère été changé. Ils se seraient baptisés et, même s'ils ne se seraient pas baptisés, comme cela est arrivé pour les Turcs au XIV-ème siècle, ils se

www.dacoromanica.ro

seraient, tout de même, byzantinisés, ils auraient vécu à la façon byzantine comme les autres.

On a des preuves documentaires qu'à tel moment une partie de la péninsule des Balcans s'appelait l'Avaria, comme le territoire occupé par les Francs en devint, de ce fait, la France.

Or les Avars ne venaient jamais seuls. Ils étaient toujours servis par leurs auxiliaires slaves. L'idée que les barbares ont représenté toujours une nation est absolument fausse. Toute invasion de barbares représente une confédération portant le nom de la nation qui conduit.

Les Avars ont disparu c'était seulement une race guerdes Balcans, ne connaissant ni la route, ni les habitudes, s'ils n'avaient pas été servis par des gens qui étaient un peu de là-bas.

Les Avars ont disparu — c'était seulement une race guerrière , mais ceux qu'ils amenaient sont restés. L'Avaria a disparu, mais la Slavonie, la Slavia, pour employer un terme dont on use aujourd'hui, est restée. Les maîtres se sont dispersés, ils ont été aussi totalement usés, comme il arrive avec toutes les classes militaires, qui se présentent pour soutenir la lutte et qui finissent par disparaître par pénurie d'hommes, mais leurs sujets demeurèrent.

Cette question résolue, au moins à mon sens, comme celle des gués, j'arrive à la nomenclature. Et, pour la nomenclature, qu'on me permette de présenter, dès le commencement, un principe.

Il y a dans la nomenclature d'un pays — et ceci peut être appliqué tout aussi bien aux Balcans qu'à la région au Nord du Danube des territoires où les noms peuvent rester les mêmes, mais il n'y a pas une nécessité absolue qu'ils restent les mêmes. Il y a des bandes de territoire très étendues sur lesquelles la nomenclature géographique varie parce que les établissements humains ne sont pas liés à une grande nécessité économique ou à une possibilité politique et militaire permanente.

Pour toute la région de la plaine valaque c'est le cas. Si l'on y prend les noms des localités, ils représentent pour la

www.dacoromanica.ro

plupart la colonisation. On indique dans ces noms ou bien la provenance des habitants, et ils portent l'ancien nom avec le suffixe de dérivation *-eni* ou bien un dérivation généalogique, — et alors le suffixe employé est *-eşti*.

Si un village s'appelle Ionescu, ceci signifie que le fondateur s'appelait Jean, Ion. Lui, c'est le „moch" *(moş)*, l'ancêtre, et le territoire est sa mochié *(moşie)*, territoire ancestral, tous les descendants en ayant une partie, la part, *parte*, dont le nom latin s'est conservé. Parfois on ne distinguait entre les héritiers du „moch", entre les copropriétaires de la „mochié" qu'au moment de la vente et alors on coupait des lanières dans le territoire. Si on descendait à tel degré: au soixantième, on avait droit à la soixantième partie du territoire, sans penser si la forme de cette terre parcelée d'une façon si menue permet une exploitation agricole.

Mais, à côté du territoire de colonisation, aux noms qui ont dû flotter, jusqu'à ceux de caractère généalogique ou géographique, il y a le territoire d'habitat permanent et de nomenclature durable.

On distingue, sur le territoire au Nord du Danube, trois bandes de territoires qui contiennent les noms anciens: la montagne, le Danube, et même, la steppe.

On se demandera bien comment la steppe moldave n'a-t-elle pas changé de caractère? Comme cette population touranienne — la classe dominante était d'autre race, mais les sujets étaient pour la plupart des Touraniens — suivait certains chemins, il y avait une stabilité à sa façon, bien différente de la stabilité de bergers dans la montagne et de la stabilité de commerce et de frontières de la ligne du Danube.

Prenons les noms qui se rencontrent dans ces trois bandes de territoire. Le Danube d'abord, pour voir si cette ligne danubienne comprend des noms slaves très anciens.

Sur le fleuve, du côté roumain, en partant d'Orşova, Severin est une fondation tout à fait récente, bien qu'il y eût un château hongrois nommé d'après ce saint Séverin, qui a joué un si grand rôle sur ce territoire, continuant à être vénéré par les Hongrois catholiques.

Puis, en descendant, on a Celeiu. Ce nom on le trouve dès 1246 dans le privilège accordé par le roi de Hongrie aux Che-

www.dacoromanica.ro

valiers Hospitaliers qui voulaient s'établir sur le Danube: „pêcheries de Celeiu". Le nom, très ancien, n'appartient pas à la nomenclature slave. Il faudrait chercher donc dans l'antiquité.

On a montré dans les derniers temps (M. Kiss, philologue saxon, l'a fait) qu'en Transylvanie il y avait des noms comme Harina, comme Dipsa, qui sont d'origine grecque, le premier représentant un saline, l'autre un territoire sans eau.

On arrive à Corabia et à Calafat, les deux ports suivants. Corabia, qui vient du néo-grec καράβι peut-être latinisé comme il l'a été au moyen-âge, est aussi le nom commun de tout vaisseau. Pour Calafat, on a parlé des Génois de Calafat, mais les Génois, qui n'y sont jamais venus, du reste, auraient emprunté le mot grec de Καλαφάτης. Donc il y a, sans doute, de ce côté, sinon de Corabia, au moins de Calafat, des restes d'anciennes fondations grecques du moyen-âge.

Un nom extrêmement intéressant est celui de Zimnicea, encore un port du Danube inférieur. On a établi sa dérivation du byzantin Δεμνίτζικος. Giurgiu, qu'on appelle, parfois, en Occident. Giurgiévo, est une formation tout à fait récente, alors que Roustchouk, en face, est beaucoup plus ancienne, les invasions slaves, de nuance „russe"[1], étant en relations avec tout le passé de la péninsule. La roumaine Giurgiu est une chose du XIV-ème siècle ou du XV-ème, dérivée du village des descendants d'un Giurgiu, Georges[2].

En allant plus loin, voici qu'on arrive, ici, à Hârşova. Or Hârşova signifie, avec un suffixe slave, la Carsum ancienne, le Karst, le rocher, et il y a bien, là, un rocher qui s'élève au dessus du Danube.

Et on finit pas toucher à cette région d'Isactcha, dont je me suis déjà occupé, puis à Tulcea. Le nom de Tulcea (Toultcha), probablement celui d'un ancien chef, n'a pas encore été expliqué. En poursuivant sur le bord de la Mer Noire, ce qui est la continuation de la ligne du Danube, on arrivera à Cetatea-

[1] Cf., sur la rive gauche: Ruşii-de-Vede („les Russes sur la rivière de la Vedea"); en Transylvanie, peut-être aussi le nom roumain de Ruşciori, Reussmarkt, tel nom de localité „russe" chez les Szekler et Ruşava pour Orşova.

[2] Il y a, cependant, l'île, à nom slave, de Smârda (cf. aussi une Smârdioasa) „marécage".

www.dacoromanica.ro

Albă, à la Cité Blanche, qui s'appelait jadis Moncastro pour les Génois, pour les Byzantins Mauro-Kastron, c'est-à-dire le „château noir". J'ajoute que le nom ancien de la rivière du Dniester, qui y forme une large embouchure, a un intérêt particulier. La rivière s'appelait Tyras dans l'antiquité, le nom devant se prononcer „Touras", et les Touraniens tatars, les Turcs ensuite, jusqu'aujourd'hui, l'appellent Tourla. Entre le nom de Tourla et celui de Tyras il y a une continuité non interrompue. On peut dire donc que cette ligne du Danube, considérée du côté roumain, n'offre pas de vieux gués slaves.

De l'autre côté, du côté serbe et bulgare, la rive danubienne contient d'anciennes fondations byzantines qui se sont continuées.

Nicopolis et Silistrie (Durostorum, Δουρόστορον, Dristra, 'ς τὴν Δρίστραν) se sont conservées, comme Vidine aussi, dont la forme bulgare, de Bononia, prouve la continuité absolue. Vidine s'appelle, en roumain, Diiu, subissant l'influence des plus anciennes lois phonétiques, et Nicopolis est devenue pour les Roumains Nicopoia, le *l* disparaissant d'après des règles phonétiques tout aussi anciennes.

Si cette bande danubienne n'apparaît pas comme étant d'ancienne habitation slave, la bande mitoyenne, entre le fleuve et les collines, ne l'est pas non plus, parce que c'est, comme on l'a vu, un territoire où les noms changent, où il y a en grande partie des villages de colonisation.

Prenons maintenant la montagne. Dans la montagne on trouvera des choses extrêmement intéressantes. D'abord, les noms des sommets des Carpathes sont pour la plupart non identifiables.

La plus haute cime s'appelle Omul, „l'homme", c'est-à-dire „forme humaine", et le second nom. de Caraiman, pourrait représenter tel très ancien berger de Caramanie poussé par les vicissitudes historiques jusqu'ici. Mais le nom de Paring, le nom de Bucegiu (on pourrait mettre en parallèle le nom de la petite localité moldave Bucecea et le Polonais Bucsacs), ces noms sortent tout à fait de la catégorie de ceux dont l'explication peut être facilement trouvée.

Ailleurs les noms sont touraniens, Ceahlău, Rarău, Tarta-

www.dacoromanica.ro

rău, et, en descendant jusqu'en Valachie, la rivière du Buzău, qui cependant est rapprochée du nom de Μουσαῖος chez les Byzantins. Le suffixe -ău est touranien; on le rencontre aussi dans l'ancienne nomenclature hongroise: -ó.

Si l'on examinerait les petites cimes, je crois qu'on arriverait au même résultat. Un très grand nombre de noms, même de localités, qui se trouvent dans les environs, viennent de cette même présence de l'élément touranien, qui n'est pas hongrois, mais plus ancien, étant la perpétuation du touranisme apporté par les vieux Scythes.

Il y a, ainsi, tout un groupe de villages de ce côté, dans la Transylvanie du Nord-Est: les Bârgau (pluriel: Bârgae), pour lesquels Magyars et Saxons conservent la forme primordiale de Borgó.

Dans la steppe, si le Dniester est un Turla, le Pruth est appelé par les Touraniens Borout, encore un nom scythe, sans doute. Pour le Séreth, s'il y a de vieilles étymologies ridicules, les nouvelles renvoient vers la même source. A côté des noms touraniens pour les trois grandes rivières qu'on trouve ici, il y en a une autre catégorie pour des rivières de moindre importance dont le nom rappelle, comme le Covurluiu, en Moldavie, celui du Dăsnățuiu, du Călmățuiu, du côté du territoire couman de la „grande forêt", du Telcorman, les Touraniens. On voit bien de quelle façon le touranisme descend par cette dernière prolongation de la steppe.

Les petites rivières de la Bessarabie ont aussi sans doute un caractère touranien dans leur nomenclature. Le Dniester a deux grands affluents, dont l'un s'appelle le Răut et l'autre le Bâc. Răùt me paraît devoir être mis en rapport avec Pruth. „Bâc" ne peut pas être de provenance différente.

Si l'on descend dans la Bessarabie méridionale, sont touraniens tous les noms de lacs, qui ne sont pas donnés par l'établissement des Tatars, car il n'est pas plus ancien que le commencement du XVII-ème siècle, où, par mesure de précaution contre les attaques des princes roumains, des nomades de Crimée ont été importés, dans cette Bessarabie méridionale et dans ce couloir de toutes les invasions qui a été la Dobrogea. Ainsi Cahul,—localité et lac—, Ialpug ou Ial-

www.dacoromanica.ro

puh, Catalpug, la Catlăbuga, des vieux Moldaves, Sasic, Conduc. Des noms comme Vâlcov, pour un grand village de pêcheurs lipovans, vient de l'expansion, bien tardive, des Vieux Croyants de ce côté, et le sens est le même, de vlk, loup, que l'ancien nom grec de la bouche danubienne : Lykostomon.

Alors, on a une bande danubienne qui n'est pas slave, on a une bande mitoyenne, pour la Valachie, qui change de nom d'après les époques et qui est sujette aux colonisations, on a une montagne qui est touranienne pour la Moldavie et on a toute cette partie Nord-Est de la Roumanie actuelle qui est touranienne.

Cependant, il y a entre ces territoires une *grande île de population slave, qui peut être très nettement déterminée.* Je vais montrer bientôt qu'elle peut être déterminée par certains établissements, ayant le même caractère, qui correspondent d'un bout de la carte à l'autre.

Voici, pour les salines les *slatinés* : Slatina c'est un territoire où l'on exploite le sel. Il y a une Slatina dans le Maramourech, il y a une Slatina sur l'Olt. Donc une *ligne longitudinale* des „slatiné".

Il y a aussi une ligne horizontale des *Slănics*. „Slănic" c'est encore la saline. Il y a le Slănic de Bacău et le Slanic de Prahova.

Et Slatina, Slănic se trouvent en concurrence avec les noms magyars des salines, *akna,* en roumain: *ocna.* Ocna près de Sibiiu-Hermannstadt en Transylvanie, Ocnele Mari (les „Grandes Salines") en Olténie, Ocna en Moldavie.

Or le sel a une importance extraordinaire surtout dans des régions comme celles-ci, car, pour la péninsule balcanique, il n'y a que le sel qu'on prenait par évaporation des eaux de la mer, en Bulgarie aussi bien qu'en Bosnie. Dans l'histoire des territoires au moyen-âge, il faut toujours tenir compte de ce fait que des territoires ayant le sel, ayant aussi les métaux, si c'est le cas, n'ont jamais pu être totalement abandonnés. Et il y a, dans le district de Mehedinți, une très ancienne exploitation de cuivre, à Baia-de-Aramă (de la banya magyare; cf. Baia Mare, la „Grande Mine", dans le Maramourech, la Baia de Moldavie).

www.dacoromanica.ro

Voici encore une ligne longitudinale, mais celle-ci est hongroise.

En dehors de ces noms qui montrent une certaine direction de l'établissement des Slaves, il y a le nom des rivières.

Des grandes rivières moldaves, aucune n'a un nom appartenant au vocabulaire slave.

Pour la Valachie, je voudrais observer, dans ce domaine, certains rapports du moyen-âge entre les différents territoires du Nord et Sud du Danube.

L'Olt porte un très ancien nom, bien antérieur à l'époque de la romanisation et à celle de l'apparition des Slaves. Mais, à la place où l'Argeş se jette dans le Danube, il y a la localité de Oltenița. La Transylvanie est traversée par la grande rivière du Mureş et la petite rivière de Mara arrose une partie du Maramourech. Le nom de Maramourech, de ce comté qui a été partagé entre la Roumanie et la Tchéco-Slovaquie, vient de la réunion des noms de la rivière Mara et de la rivière Mureş. Je me demande si la racine Olt n'a pas pu signifier la même chose que la racine Mar.

Les petites rivières moldaves, à partir des affluents du Séreth, sont slaves. Il y a la Moldova, la Bistrița, le Trotuş, ou Trotuş (Tátros en magyar), qui n'est pas d'origine slave. Mais aussitôt on a la Putna, le Milcov. En Valachie, le Râmnic (le „poissoneux"), la Prahova, Dâmbovița, tous des noms slaves. Seulement quand on arrive à l'Argeş, à la Vedea, au Teleorman (rivière de la „grande forêt"), à l'Olt, ces noms cessent.

Comme on le voit, donc, d'après la nomenclature, le territoire occupé par les Slaves s'étend, d'un côté, jusqu'à la montagne, qui n'est pas slave, et, de l'autre, jusqu'à l'Olt.

Ensuite il n'y aura de nouveaux noms slaves, que, comme pour Vodița (le „petit ruisseau"), vers les Portes de Fer, du côté où il y a eu le grand passage dans la péninsule des Balcans, Il en ressort que la grande île slave de Transylvanie, toute pleine de noms slaves, a déversé, à un certain moment, sa population par dessus des territoires qu'elle n'a pas compris pour faire un relai dans cette région danubienne et pour descendre dans la péninsule voisine.

www.dacoromanica.ro

Encore une observation pour pouvoir bien délimiter ce territoire.

En marge de ce territoire sous la montagne, de ce Piémont —parce qu'il y a eu un Piémont slave, du côté valaque et moldave, comme du côté transylvain, — nous rencontrons des boulevards. Il y a deux grands boulevards slaves.

L'un servant à relier le Piémont slave de la Moldavie avec la grande masse slave de la Galicie, de la Podolie, de la Volhynie, de l'ancienne Russie.

Un autre boulevard est du côté du Banat.

Et on peut définir avec une sûreté absolue qu'elle était l'extension de ces boulevards.

On a, en Moldavie septentrionale, toute une catégorie de noms, terminés en -ăuți (d'après le slavon : ovtché) : Cernăuți („village de Cerne", du „Noir"), Radauți („village de Radu"). Elle s'étend, au Sud, jusque vers le district de Jassy et comprend une grande partie de la Bucovine et du district bessarabien de Hotin. Le suffixe a servi, du reste, aussi pour des radicaux roumains d'origine latine: Frătăuți, de *frate,* frère.

Pour ce boulevard slave, marqué par le suffixe -ovtché, devenu en roumain -ăuți, un slaviste pourrait déterminer même quel est, dans la grande masse slave, le caractère particulier de la population qui a pu fixer d'une façon définitive sa marque sur le pays.

De l'autre côté, du Banat, il y a un territoire où les noms de localités, sauf les très anciens, finissent par le suffixe -ova, Il y a Orșova, Vârciorova, et ces noms continuent vers la Serbie : dans le cas de Vârciorova, la même liaison entre le radical latin ou un radical latinisé (vârfcior, „petite cime") et le suffixe slave.

Ajoutons, en Petite Valachie, quelques noms terminés par le suffixe slave -ați. Tel celui du district de Romanați, dans lequel on s'est imaginé trouver un souvenir romain. Il s'agit cependant du nom de personne Roman, qui, avec le suffixe cité, a donné le nom du district: les districts valaques étaient, en effet, nommés parfois d'après le nom des anciens chefs (au Nord on a le district du juge Vâlcea, ou, dans tel document hongrois, Farkas, „le loup").

www.dacoromanica.ro

On peut fixer donc, sans crainte de se tromper, ces vérités qui résultent de notre brève exposition: que, entre la ligne du Danube, qui n'est pas slave, entre une ligne médiane qui est sujette aux vicissitudes historiques, entre cette large bande touranienne venant des steppes, entre la région très mêlée qu'on trouve à l'Occident, il y a eu un fort établissement slave, ne détenant pas les Carpathes, mais s'appuyant sur elles. Il était flanqué de deux forts boulevards, au Nord-Est et au Sud-Ouest.

A un certain moment il y a eu un déplacement. Ce déplacement n'a pu être dû qu'au grand mouvement des Avars. L'empire des Avars a provoqué le mouvement vers le Sud. Ce que les Slaves n'auraient pas pu accomplir par eux-mêmes, ils l'ont fait en suivant cette grande invasion avare.

Le passage, qui a été favorisé par les Byzantins, très heureux d'obtenir des populations venant de la rive gauche du Danube, a été fait par deux régions où il y a les têtes de pont et les gués très anciens, du côté du Banat, du côté de la Dobrogea.

De cette façon, le problème trouve une solution. Et je dirai en finissant, que, si parfois il y a des problèmes insolubles, ce sont ceux dont on n'a pas cherché la solution dans aucun des domaines où l'on pouvait la trouver.

N. Iorga.

Le journal de Paul Jamjouglou de Constantinople à Hotin en 1746

Traduit et publié par **Constantin I. Karadja**

Sous le numéro F. 382 g, j'ai trouvé dernièrement, à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal, un journal de route écrit par Paul Jamjouglou, un Levantin au service de la Légation de Suède à Constantinople, qui accompagna son maître, l'Envoyé au près de la Porte Ottomane, Edvard Carleson, lors de son retour à Stockholm en 1746.

Ce journal inédit, écrit d'abord en français, ne nous a été conservé que dans une version suédoise, dont nous présentons la traduction partielle.

www.dacoromanica.ro

Le manuscript d'Upsal, composé d'un petit cahier, broché, in 4°, de 6 feuilles non chiffrées, 126 pages numérotées et 1 feuille blanche [1], d'une écriture soignée et assez lisible, porte le titre suivant: *Denna Journal tillörer Paul Jamjouglou Hans Kungl. Majts. af Sverige Translator Linguarum Orientalium A o: 1749 öfversatt ifrån fransöske Originalet på svenska språket.*

Nous avons donc devant nous une traduction exécutée en 1749, peut-être sur les ordres de Monsieur Carleson, et, sans doute, destinée à être imprimée.

Le manuscrit original a dû être, lui aussi d'ailleurs, quelque peu postérieur au voyage, bien que basé sur des notes prises par l'auteur de jour en jour. Il est probable que le journal fut rédigé, dans sa forme définitive, lors du retour de l'auteur à Constantinople, vers 1747. Nous avons plusieurs preuves à l'appui de ces affirmations; en premier lieu le père de l'auteur, bien que désigné sous le grade de „secrétaire de Sa Majesté", ne reçut ce titre qu'à la fin de 1747, donc bien après le voyage (cf. Archives de l'État, Stockholm, Turcica, Dépêches du Résident G. Celsing, 1746-9, Premier Dossier). Nous ajoutons que le Baron de Penkler, désigné comme Internonce, n'obtint ce grade que cette même année 1747, étant simple résident en 1746 (cf. von Hammer, éd. Pesth, 1833, vol. X, p. 314). A cette occasion, nous pouvons encore noter la confusion entre Stănileşti (le 23 juillet) et Ştefăneşti (le 1-er août) et que M. de Celsing, désigné plus bas comme résident, n'obtint ce titre qu'en juillet 1747.

Pour terminer, c'est pour moi un agréable devoir de remercier chaleureusement Messieurs les bibliothécaires de l'Université d'Upsala, lés docteurs Anders Grape et Axel Nelson, de l'amabilité qu'ils ont eue d'avoir mis le manuscrit dont suit la traduction, pendant quelque temps, à ma disposition à Stockholm, mes occupations professionnelles ne me permettant pas un séjour de quelque durée à Upsal.

Stockholm, juin 1929.

Journal *du voyage entrepris par Monsieur Paul Jamjouglou, de Constantinople à Stockholm, à la suite de Son Excel-*

[1] La partie dont nous avons entrepris la traduction occupe les pages 1 à 54 du manuscrit.

www.dacoromanica.ro

lence Monsieur Edvard Carleson[1], *Envoyé Extraordinaire de Sa Majesté le Roi de Suède près la Porte Ottomane, et Conseiller Royal, dans l'année 1764 et de l'Hégire 1159.*

Quelques jours avant d'entreprendre notre voyage à Stockholm, nous reçûmes 32 charriots pour les bagages de Son Excellence, ainsi que de Sa suite. Dès que ces charriots furent chargés, nous les fîmes partir.

Le 23 juin nous reçûmes la visite du Vizir Agassi, El Hadji Mustapha Agha, Officier du Sultan, qui vint prendre les ordres de Monsieur l'Envoyé, en le priant de vouloir bien fixer le jour de son départ. Il avait reçu l'ordre d'escorter Son Excellence jusqu'à Hotin à la frontière polonaise.

Il était chargé, par le Grand Vizir, Hassan Pacha, de présenter à Monsieur l'Envoyé un superbe cheval arabe, complètement sellé avec les harnachemeuts ornés de vermeil et avec un caparaçon escarlate superbement brodé d'or, d'argent et de soie. Après une longue discussion avec le Vezir Agassi, sur le meilleur chemin à prendre, on décida le jour du départ, après quoi le fonctionnaire turc nous quitta, très content de la bienveillance que lui avait témoigné Monsieur l'Envoyé. Nous reçumes le même jour la visite de Messieurs les Ministres étrangers, c. à. d. de Monsieur le Comte de Castellane, Ambassadeur de France[2], de Monsieur l'Ambassadeur de la République de Venise[3], du Chevalier de Maio, Envoyé Extraordinaire de Naple[4], du Résident Impérial, Monsieur Penkler[5], du Résident Russe, Monsieur Nepleuf[6], et d'autres.

Le 24 juin.

Le lendemain, soit le 24 juin, après avoir reçu beaucoup de

---

[1] Monsieur Edvard de Carleson († 1704—1767) représentait la Suède à Constantinople, d'abord comme Chargé d'Affaires, entre 1734 et 1746.

[2] Le comte de Castellane était ambassadeur à Constantinople entre 1741 et 1747.

[3] Le baïle de Venise était alors Giovanni Donado.

[4] Le chevalier Maio était ministre de Naples à Constantinople entre 1743 et 1750.

[5] Le baron v. Penkler était résident à Çonstantinople entre 1743 et 1747, Internonce entre 1747 et 1755.

[6] Il s'agit de Monsieur Neplueff, résident russe jusqu'en 1756.

www.dacoromanica.ro

visites de la part de Messieurs les Ministres étrangers, de Messieurs les négociants français et d'autres personnes, venues pour souhaiter bon voyage à Monsieur l'Envoyé, nous reçûmes 32 chevaux pour les officiers et les domestiques de Son Excellence ainsi que 18 autres, pour les voitures. Tout était prêt pour notre départ, fixé pour le lendemain. Monsieur l'Envoyé fit donc ses visites de congé, étant accompagné par le Résident suédois Monsieur de Celsing[1], du Sécretaire de Sa Majesté et Premier Interprète Monsieur Jamjouglou[2], de Monsieur Dantant[3] et de tous ses autres officiers. Il rentra tard, car chacun avait voulu prolonger sa conversation avec lui, se rendant compte que c'était peut-être la dernière fois qu'il le voyait. En suite Monsieur l'Envoyé prit congé aussi d'Ahmed Pacha, Coumbaradji-Bachi, ou Général des Bombardiers, ci-devant Comte de Bonneval, visite qui fit beaucoup de peine à ces deux seigneurs, étant donné leur amitié et leur séparation inévitable. Je puis donc dire que Monsieur l'Envoyé quitta la Porte regretté par tout le monde, jusqu'au dernier des Janissaires et à tous les habitants des faubourgs de Péra et Galata, ce qui aurait été encore plus le cas, si on n'avait pas espéré le revoir à Constantinople.

Le 25 juin 1746 et le 14-ème jour de la lune nommée Radjeb 1159 de l'Hégire, vers 10 heures du matin, nous quittâmes Constantinople, notre suite étant arrangée dans l'ordre suivant: Quatre Janissaires au service de Son Excellence, bien montés et équipés, nous précédèrent, ensuite vinrent des laquais, habillés à la turque et conduisant trois chevaux de main, deux bien sellés à la française: la garniture de tête de l'un était couverte d'argent non doré avec le caparaçon et les fontes de pistolets en velours bleu brodé d'or, tandis que l'autre était orné d'argent non doré avec le caparaçon et les fontes de velours jaune brodé d'argent. Le troisième cheval était magnifique-

[1] Gustave de Celsing (1723—1789), en 1779 baron de Celsing. Arriva à Constantinople, comme secrétaire de Légation, en 1745, mais ne devint résident qu'en 1747. Envoyé dans la même ville entre 1750 et 1773.

[2] Père de l'auteur de ce journal. Il ne reçut, de fait, son brevet de secrétaire qu'à la fin de l'année 1747, ainsi que le prouve une lettre aux Archives de l'État à Stockholm (Turcica, Dépêches du Résident G. Celsing, 1746-9, Premier dossier).

[3] Secrétaire à la Légation de Suède à Constantinople.

www.dacoromanica.ro

ment harnaché à la mode orientale. Ensuite suivit l'écuyer de Son Excellence, Monsieur de la Ruë, et le Vezir Aghassi Odabachi Hadji Moustapha Agha avec ses six Tchohodars, qui précédèrent le carrosse de Monsieur l'Envoyé, dans lequel se trouvaient également Messieurs Jamjouglou et Dafant, le premier à droite et le second à gauche. Suivirent ensuite Monsieur Moussa, le Drogman Mousieur Nicolas Frango, Consul de Suède à Narda, Monsieur Pierre Jamjouglou et Monsieur Paul, auteur de ce journal.

A côté du carrosse se trouvaient Monsieur Gustave Celsing, alors Secrétaire, Chargé d'Affaires et maintenant Résident de Sa Majesté le Roi de Suède, et Monsieur le Baron de Zei, de nationalité hongroise, mais pensionnaire de l'Empereur, ainsi qu'un grand nombre de fonctionnaires du pays et étrangers avec beaucoup de négociants français, qui nous accompagnèrent tous jusqu'au dela de Kiathané [1], à une distance d'environ une lieu de Péra, d'où ils rebroussèrent chemin, après nous avoir souhaité bon voyage. Nous continuames notre chemin et arrivâmes à cinq heures de l'après midi à Kutchuk Tchekmedjé, appelé par les Européens Ponte Piccolo, où encore une partie des cavaliers nous quittèrent pour rentrer à Péra.

Le lendemain, le 20 juin et le 15-ième jour de la lune, nous quittâmes l'endroit susmentionné à 7 heures du matin, accompagnés par Monsieur Celsing, Monsieur Jamjouglou, Monsieur Dantant et beaucoup d'autres Messieurs qui avaient passé la nuit avec nous. Après deux heures de voyage, ces messieurs nous quittèrent, les larmes aux yeux, après avoir pris congé de nous. A deux heures de l'après-midi nous arrivâmes à Buyuk Tchekmedjé, autrement nommé Ponte Grande.

Le lendemain, soit le 27 du mois et le 16 de la lune, nous nous mîmes de nouveau en route vers les 6 heures du matin et déjeunâmes à Bigados. Continuant notre voyage l'après-midi, nous passâmes la nuit à Silivri, où nous étions arrivés à 4 heures de l'après-midi.

Le jour suivant, le 28 du même mois et le 17 de la lune, nous nous mîmes en route à 6 heures du matin et étions à 10

[1] Kiosque de plaisance du Sultan, situé aux Eaux Douces d'Europe.

www.dacoromanica.ro

heures à Kuykly, où nous prîmes notre repas de midi, après quoi, continuant notre chémin, nous arrivâmes, vers les 4 heures de l'après-midi, à Tchorlou, où nous serions bien arrivés plus tôt si, pendant notre déjeuner, sept „bauchenaques“[1] de la milice d'Uvezé n'étaient pas venus, ivres, nous chercher querelle. Nos Janissaires, en les voyant, se préparèrent à livrer bataille, ce qu'ils auraient sûrement fait, si nous ne les en avions pas empêchés par considération pour l'épouse de Monsieur l'Envoyé qui, se trouvant enceinte, ne devait pas être effrayée. Nous nous entremîmes donc, pour faire règler cette querelle à l'aimable, avec de bonnes paroles, que nous adressâmes à ces gens de guerre, en les laissant partir. Nos Janissaires ont eu de la chance que leur respect pour l'épouse de Monsieur l'Envoyé les ait empêchés de montrer leur prouesse aux armes, ou de tâcher d'obtenir, par leur bravoure, une récompense en argent, car, bien que courageux à l'attaque, ils auraient quand même été vaincus, vu le grand nombre de partisans qui suivit la petite troupe d'avant-garde. Nous rencontrâmes, de fait, plus de sept ou huit mille semblables guerriers turcs, qui se rendaient à Constantinople pour y recevoir des ordres et aller à la mort, car ils devaient rejoindre les troupes destinées à agir contre la Perse, étant donné que la guerre était depuis longtemps déclarée entre les deux empires. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils me semblaient des gens terribles, ce qu'ils prouvèrent, en effet, en se révoltant contre leur propre colonel, en l'attaquant soudainement, pour se venger de ce qu'ils avaient été mal traités par lui en temps de paix. Car cette nation n'oublie jamais ni le mal ni le bien qu'on lui fait et ils sont très rancuniers. Voici ce que leur Colonel me raconta pendant la longue conversation que j'eus avec lui. Il me dit encore que, si ces gens n'avaient pas appris, par nos Janissaires, qu'ils avaient devant eux l'Envoyé de Suède, pays pour lequel ils ont beaucoup de respect, ils est certain que nous ne leur aurions pas échappé si facilement, car il arrive souvent qu'iis attaquent des voyageurs qu'ils battent avec leurs bâtons, prétendant souvent être ivres, même lorsqu'ils ne le sont pas.

Le lendemain, le 29 du dit mois et le 18-ième jour de la

[1] Bosniaques.

www.dacoromanica.ro

lune, nous quittâmes Tchorlou à cinq heures et demie du matin, et déjeunâmes entre 11 et 12 heures à Carichetiran (Karistiran), pour arriver à 5 heures du soir, à Bourgas.

Le 30 Juin, 19-ième jour de la lune, nous quittâmes la dite ville à 6 heures eu matin et arrivâmes à Kirk-kilissé (les quarante églises) à 2 heures de l'après-midi.

Le 1-er juillet, 20-ième jour de la lune, nous restâmes sur place pour changer de chevaux et de voitures. Après avoir arrangé nos bagages, il plût au Ministre de faire une promenade dans la ville pour voir si l'on y trouvait des antiquités ou autres curiosités. Nous n'y trouvâmes cependant que de vieux bâtiments, assez délabrés, mais rien qui mérite d'être spécialement mentionné.

Le lendemain, le 2 juillet et 21-ième jour de la lune, nous quittâmes Kirk-kilissé à 6 heures du matin, pour arriver vers 11 heures à *Ereklia* (Ereklio), où nous prîmes notre repas de midi. A 2 heures nous continuâmes, passâmes la nuit à Canara, le premier village de Bulgarie, où nous arrivâmes à 6 heures du soir, après avoir traversé une localité nomée Kodjatarla.

Le 3 Juillet, 22-ième jour de la lune, nous arrivâmes vers le soir à Faky (= Umurfaka).

Le lendemain, 23-ième jour de la lune, nous dinâmes à Karapunar, où nous passâmes la nuit.

Le 5 du mois, 24-ième jour de la lune, nous quittâmes, à 4 heures du matin, Karapunar, qui est le dernier village de Bulgarie, et vers les 10 heures nous passâmes entre Richokossré (Russukessé) et Caradjalar, résidence d'un des Sultans des Tartares. Continuant notre voyage, nous dinâmes à Benly. A 6 heures du soir nous étions à Aitoz (Aidos).

Ici nous restâmes le lendemain, le 6 juillet, le 25-ième de la lune. La ville est assez jolie, étant bien située. Elle est très grande et fort peuplée. Mais on n'y trouve rien de curieux, qui mériterait d'être mentionné, si non que les habitants sont très turbulents, plutôt disposés à faire du mal que du bien.

Le 7 du mois et le 26 de la lune, nous quittâmes cette ville à 4 heures du matin. Vers les 7 heures, nous étions aux com-

www.dacoromanica.ro

mencements des Balkans, dans une immense forêt et devant une montée terrible donnant sur un vrai précipice. Ensuite suivent soixante-trois vallées terribles, qui servent de cachettes aux brigands. Dans chaque vallée, il y a une espèce de rivière qu'il faut traverser. Souvent, il faut faire de grands détours. En temps de guerre surtout, cette région est très dangereuse et en hiver les routes sont absolument impraticables. Enfin, à 7 heures du soir, nous arrivâmes a Kuprugui (Keuprukeui), village habité par des Bulgares.

Le 8 du même mois, et le 27-ième de la lune, nous nous remîmes en route à 8 heures du matin, arrivant à Provady (= Provadia), à 1 heure de l'après-midi, ayant passé parmi les villages de Disdarköi, Kadyköi, Bodowköi, etc. Il faut maintenant que je raconte que la ville de Provady est très grande et bien située, sur une plaine étendue et très fertile. La population est très polie, recevant bien les étrangers.

Le lendemain, soit le 9-ième jour du mois et le 28-ième de la lune, nous quittâmes Provady à 7 heures du matin et arrivâmes entre 11 heures et midi à Kozloudigia (=Cozlugia).

Le 10 du mois courant et le 29-ième jour de la lune, nous nous mîmes de nouveau en route à 7 heures du matin. A 10 heures nous étions à Uchely (=Usenly). Après avoir diné à cet endroit, nous arrivâmes vers les 2 ou 3 heures de l'après-midi à Hadjioglou-Pazardjik (=Bazargic). Cette ville est fort belle, bien située dans un pays superbe qui fournit les meilleurs chevaux de la Turquie d'Europe. Les habitants, par contre, sont méchants, étant, en majorité, des janissaires. Je n'ai pas besoin d'en faire une longue description, le pays, aussi bien que la population, étant bien connus. Il est vrai que nous n'avons pas eu à nous plaindre, car on nous a montré beaucoup de politesse.

Le lendemain, le 11 du mois et le 30-ième de la lune, nous partîmes à 5 heures du matin et étions à Karagatch (= Megidia), à 10 heures. Après y avoir pris notre repos, nous continuâmes à Guvemlig, où nous arrivâmes à 5 heures de l'après-midi, après avoir traversé Alibeycköi.

Le 12 du mois et 1-er jour de la lune de Chaban, nous é-

www.dacoromanica.ro

tions déjà en route à 5 heures du matin. A 10 heures du soir nous arrivâmes à Omourtscho.

C'est un assez joli village, où il y a abondance de lait, mais où l'eau est très mauvaise, car il n'y a pas de sources dans toute cette région, mais rien que des puits très profonds, d'où l'on doit pomper l'eau avec des pompes en cuir tirées par des chevaux.

Le 13 du mois et le 2-nd jour de la lune, nous quittâmes le dit village, et, bien que notre route devait nous conduire par Karasou ou Ister, nous fûmes cependant forcés de faire un détour, car les auberges de ce côté avaient été détruites. Nous passâmes donc par Tangriwerdyköi, où nous arrivâmes à 3 heures de l'après-midi.

Le 14 du mois et le 3-ième jour de la lune, nous nous remîmes en route à 6 heures du matin. C'est avec pitié que nous traversâmes ces contrées, car, la veille même, des malveillants avaient mis le feu aux beaux champs de céréales. Nous vîmes l'incendie à distance. A 2 heures de l'après-midi nous étions à Babadag.

Le lendemain, le 15 du mois et le 4-ième jour de la lune, nous restâmes sur place. La ville où nous nous trouvions est grande et tres peuplée. C'est ici que le Grand Vizir a l'habitude de séjourner, en temps de guerre, si les opérations ont lieu de ce côté.

Le 16 du dit mois et le 5-ième jour de la lune, nous quittâmes Babadag à 4 heures du matin pour arriver à 9 heures au petit village de Toultchia (=Tulcea), où se trouve un ancien château, servant de prison pour les civils. Nous y prîmes notre repas en attendant qu'on préparât les deux grandes barques qui devaient nous transporter au delà du fleuve Touna ou Danube, à Ismaïl.

Nous dûmes manger en toute hâte, de crainte d'être nous-mêmes dévorés par la quantité de petites mouches ou moustiques qui nous firent quitter cet endroit le plus vite possible. La traversée dura cinq heures. De nos barques nous apperçumes soudainement un grand nuage épais qui nous cacha presque la lumière du soleil. Nous ne fîmes cependant pas peu étonnés en

www.dacoromanica.ro

nous appercevant que ce nuage n'était composé que d'une quantité infinie de sauterelles, grandes comme de petites écrevisses ou crevettes. Ce phénomène dura pendant deux heures sans qu'il nous fût possible de voir la fin de cette invasion. Cette armée ailée avait dévasté tout le pays, partout où elle était passée, ne laissant des récoltes ou des arbres que la paille et les branches. Dès que ces sauterelles ont tout dévoré dans une région, elles se mettent en route comme des oiseaux pour recommencer leurs destructions ailleurs. Ce qui nous étonna encore plus, c'est que, lorsque ces bestioles avaient tout dévoré sur les champs, elles se jetèrent sur les marais le long du Danube, où elles ne laissèrent plus une seule feuille verte sur les roseaux. C'est inconcevable quelles quantités de céréales d'orge, de blé, et d'autres cultures, avait détruites cette invasion, en très peu de temps, bien que les propriétaires eussent tout fait pour échapper, mettant même le feu à certains endroits, pensant ainsi chasser ce fléau qui leur était survenu. Tous leurs efforts étant toutefois restés sans résultat, ils finirent par se soumettre à la volonté du Seigneur, en le priant de les délivrer de ce malheur.

A 6 heures du soir, nous débarquâmes à Ismaïl, une belle et grande ville, très peuplée, avec un port considérable, où se trouvaient alors une quantité de bateaux qui faisaient journellement le trafic avec Constantinople, chargés de toutes sortes de vivres. Cette ville était autrefois sourmise au prince de Moldavie, mais depuis beaucoup d'années les Turcs en ont pris possession, la cédant au Kizlar Aga ou Chef des Eunuques noirs. Je dois encore ajouter que, pendant notre séjour à cet endroit, nous fumes bien dévorés par les moustiques, qui étaient tellement nombreux qu'on voyait à peine les parois dans les chambres.

Pour se protéger, les habitants se servent aussi d'une espèce d'étamine de crin, dont ils se couvrent, se trouvant ainsi la nuit dans de vrais tombeaux, pour se garer des piqures de ces insectes.

Le lendemain, le 17 du mois et le 6-ième jour de la lune, nous restâmes dans cette ville, pour attendre un boyar, un des principaux de la province de Moldavie, qui devait arriver rece-

www.dacoromanica.ro

voir Monsieur l'Envoyé de la part du Prince, et le conduire à Jassy, la capitale de la Principauté.

Le 18 du dit mois et le 7-ième jour de la lune, à deux heures de l'après-midi est arrivé Monsieur le Boyar Dimitraschko Palady, accompagné par Monsieur Arguiri, Capitaine du village de Sultan Kickela (Kichla), par deux Postelnici ou Pages du Prince, l'un nommé Costandi et l'autre Stefani, et par un Ouchar (Uşier), une espèce de Maître des Cérémonies, nommé Halaply Costandi. Aussitôt arrivés, le dit Boyar présenta ses hommages à Monsieur l'Envoyé accompagné par les personnes mentionnées. Il lui remit une lettre du Prince, très courtoise, par laquelle celui-ci l'assurait de son amitié en lui annonçant qu'il serait très bien reçu et d'autres politesses de ce genre.

Le même jour, Monsieur l'Envoyé garda à diner le Vezir Agazzi, le boyar susmentionné et le Capitaine.

Le lendemain, le 20 du même mois et le 8-ième jour de la lune, nous quittâmes Ismaïl à 4 heures du matin et arrivâmes à 10 heures à un village tartare nommé Isfanos. Après y avoir mangé, nous continuâmes à Sultan Kichela, où nous passâmes la nuit, ceci étant la première station de poste de la Moldavie.

Le 21 du même mois et le 9-ième jour de la lune, nous nous remîmes en route, à 5 heures du matin. A 7 heures du soir nous étions à Zernécheti (=Zerneşti).

Le 22 et le 10-ième jour de la lune, nous partîmes à 5 heures du matin au prochain village, nommé Faltchi (=Fălciiu), ou nous avions l'intention de passer la nuit. Nous y arrivâmes vers midi et, après avoir traversé la rivière Prut, sur laquelle se trouve cette ville[1], nous fumes reçus par Monsieur Angvely, Capitaine de la seconde poste, chez qui nos fûmes logés. Il nous reçut de la meilleure manière possible et nous amusa par une partie de pêche, ne pouvant pas inventer pour nous d'autres plaisirs.

Le lendemain, le 23 de même mois, et le 11-ième de la lune, à 4 heures du matin, nous prîmes congé de M. Arguiri, qui rebroussa chemin avec ses gens, qui étaient tous très contents des

[1] A noter que dans le manuscrit suédois Fălciiu est désigné une fois comme „ville" et une fois comme „village".

www.dacoromanica.ro

largesses de Son Excellence. Nous continuâmes donc notre voyage accompagnés par M. le Boyar, par M. Angveli et les autres, et étions à midi à Stanilechety (Stănileşti), où nous passâmes la nuit[1].

Le 24 Juillet et le 12-ième jour de la lune, nous nous mîmes en route à 4 heures du matin. A une heure de l'après-midi nous nous étions à Zgeroi (Zbieroaia), où Monsieur Angvéli prit congé de nom pour retourner à sa station de poste, après avoir reçu, lui aussi, un cadeau de Monsieur le Ministre.

Le 25 du même mois et le 13-ième jour de la lune, nous quittâmes ce village à 6 heures du matin. Le Boyar partit en avant, bien qu'il eût expedié, la veille déjà, un courrier au Prince[2] pour l'informer de notre arrivée. Vers midi nous étions à environ une demi-lieue de la ville. On nous fit alors arrêter pour attendre l'arrivée du carrosse du Prince.

Après quelques instants, nous vîmes arriver de nombreux cavaliers bien montés, qui venaient recevoir Monsieur l'Envoyé. C'était Messieurs les I-er et 2-nd Postelnics (des Ministres), Monsieur le I-er Spatar, ou l'Ecuyer de Son Altesse Sérénissime, et beaucoup d'autres des premiers dignitaires de la Cour, le premier Ouchar (=Uşier) ou Maréchal de la Cour, six Tchiawouches (= Ceauşi) ou Maîtres des Cérémonies, richement vétus en drap d'or, ayant en mains leurs bâtons de cérémonie en argent, trois cent seimens, une espèce de gardes, aves leurs officiers, trois beaux carrosses attélés de 6 chevaux, superbement harnachés. Lorsque tout ce cortège fut arrivé à environ 100 pas de nous, Messieurs les Postelnics et les autres descendirent de leurs chevaux et vinrent saluer Monsieur l'Envoyé, en langue italienne, en le priant de prendre place dans un des carrosses, qui était le plus beau, étant celui dont le Prince lui-même avait l'habitude de se servir les jours de grandes cérémonies.

Lorsque le Ministre fut monté, le principal des ministres prit place à côté de lui. Dans ce cortège, on avait aussi amené six beaux chevaux superbement sellés. Le meilleur d'entre-eux était destiné à Monsieur le Vézir Agassi.

---

[1] A observer la note, plus bas, sur Ştefăneşti, où les voyageurs passaient la nuit du I-er au 2 août.

[2] Jean Maurocordato († 1747) était alors prince de Moldavie.

www.dacoromanica.ro

Quand tout fut prêt, nous nous dirigeâmes vers la ville, où on nous logea dans un palais nommé Baldjibachi Séraïl. Nous y arrivâmes à 2 heures de l'après-midi et trouvâmes un corps de seimens en armes, commandés pour faire la garde chez Monsieur l'Envoyé. Après nous être un peu reposés, nous reçumes la visite de Monsieur Ramadan, le premier Kapukéhaya du Prince, ou le Lieutenant, Chargé des Affaires de Son Altesse Sérénissime [1], qui se trouvait alors à Jassy. Celui-ci vint féliciter Monsieur l'Envoyé d'être heureusement arrivé.

Il était accompagné par quelques boyards et par d'autres seigneurs de la province. Après une longue conversation sur des questions privées, que l'un avait à raconter à l'autre, étant donné leur vieille amintié, le Kapoukéhaya nous quitta. Tout de suite après, arriva Monsieur Dimitrasco [2] pour présenter lui aussi ses hommages. Il était Aga, c.-à.-d. général des forces armées du pays et frère de la Princesse régnante [3]. Il vint aussi de la part de Son Altesse saluer l'épouse de Monsieur l'Envoyé.

Lorsque ces messieurs se furent acquittés des commissions de Leurs Altesses Sérénissimes, ils firent à Monsieur l'Envoyé et à son épouse une visite de leur propre part. Pendant ce temps, je fus envoyé présenter les hommages de Son Excellence et de son épouse à Leurs Altesses Sérénissimes.

Je fus très gracieusement reçu et j'eus l'honneur d'avoir une longue conversation avec le Prince et la Princesse pendant une heure, après quoi on m'offrit du café, avec toutes les coutumes solennelles en usage à de telles occasions. En rentrant, j'ai rendu compte à M. l'Envoyé de la façon gracieuse dont j'avais été reçu. On envoya aussi de la Cour princière plus de quarante vases en argent avec des confitures sèches des meilleures espèces et environ trente bouteilles de liqueurs et trente vases en argent de grandeur moyenne, sur lesquels il y avait des conserves de roses et d'autres espèces de confitures fraiches, ainsi que deux grandes cafetières en argent, remplies de café. Tout ceci fut apporté par le Chef d'Office du Prince, servi par 24 pages, attachés au service de Son Excellence

[1] C.-à-d. le représentant du Prince à Constantinople.

[2] Peut-être Mano.

[3] Jean Mavrocordato avait épousé 1) Marie Guliano, 2) Sultane, née Mano selon M. Filitti *(Arhiva G. G. Cantacuzino)*.

www.dacoromanica.ro

pendant son séjour en cette ville. Monsieur l'Envoyé congédia cependant les pages le même jour, un tel nombre de gens ne pouvant lui être utiles, étant plutôt un embarras. Pour ce qui est des confitures, il les garda en faisant distribuer 50 Ducats comme pourboires aux valets princiers qui avaient été attachés à son service, somme qui fut distribuée par l'entremise de l'auteur de ce journal.

Le 26 de ce mois nous restâmes toujours dans la dite ville. Ce jour était le 14-ième de la lune. Nous reçumes alors de nombreuses visites de la part des fonctionnaires de la Cour et d'autres personnages de la Principauté.

Le lendemain, le 27 du mois courant, et le 15-ième jour de la lune, le Prince depêcha à M. l'Envoyé son Premier Postelnic, le Spatar et beaucoup d'autres officiers, ces Messieurs étant chargés de l'inviter à se rendre auprès de Son Altesse Sérénissime, étant donné qu'il n'est pas coutume que le Prince fasse jamais la première visite. Monsieur l'Envoyé se rendit donc au palais princier avec toute sa suite. Le Prince, au haut de l'escalier, le reçut avec des marques de distinction. Son Excellence fut conduite dans une grande salle, où le Prince lui fit prendre place à sa droite, en donnant ordre aux serviteurs de faire apporter un canapé et des chaises pour nous autres. Parmi les Moldaves rien que leur Métropolite ou Archevêque, les Evêques et quelques-uns des premiers dignitaires étaient assis, les autres restaient debout.

Cette audience était vraiment magnifique, car la Cour était composée de deux ou trois cents personnes.

A la fin de l'audience, nous fûmes reconduits de la même façon. En rentrant chez nous, quelques officiers se présentèrent, avec encore beaucoup de vases en argent remplis de confitures et avec quelques bouteilles de bon vin, pour remercier M. l'Envoyé de sa visite et pour annoncer que Son Altesse avait l'intention d'honorer Son Excellence d'une visite après diner. A l'arrivée du Prince, il fut reçu avec la même ceremonie et avec toutes les marques d'amitié. Après une longue conversation le Prince rentra à son palais. Un peu plus tard,

www.dacoromanica.ro

je reçus l'ordre de me rendre chez Son Altesse Sérénissime pour La remercier de vive voix de tout ce qu'Elle avait bien voulu nous donner.

Le lendemain, le 28 du même mois, et le 16-ième de la lune, vint un autre équipage pour chercher l'épouse de M. l'Envoyé, qui se rendit chez la Princesse, où elle fut très gracieusement reçue.

Au retour de l'épouse de M. l'Envoyé, la Princesse vint, après diner, lui faire visite. Elle ne rentra qu'après être restée longtemps. A peine rentrée à son Palais, elle fit, elle aussi, envoyer de nombreux cadeaux sous forme de confitures des autres à l'épouse de Monsieur l'Envoyé avec des salutations semblables à celles que le Prince avait fait transmettre à mon chef. Moi-même, je fus de nouveau chargé de me rendre au palais, en y apportant deux grandes caisses de fleurs artificielles, cadeau à la jeune Princesse, avec tous les compliments d'usage à de pareilles occasions.

Nous séjournâmes à Jassy sept jours. Nous passâmes le temps à recevoir et à faire des visites, ce qui nous fit grand plaisir. Bien que la ville ne soit pas très grande, on y trouve néanmoins une societé agréable. Pour ce qui est de la ville même, je n'y ai rien trouvé qui vaille la peine d'être décrit, sauf quelques églises qui méritent d'être visitées, bien qu'elles soient bâties à la mode ancienne. Le Palais est d'ailleurs assez passable. La ville est très étendue et assez peuplée. La plus grande partie des habitants sont des Juifs. A quelque distance de la ville se trouve un château de plaisance nommé Formoza (=Frumoasa), très agréable, surtout l'été, étant donné les beaux champs qui l'entourent et les jeux d'eaux qui s'y trouvent. Etant donné que notre séjour dans la ville ne fut que de courte durée et vu que j'étais, pendant ce temps, occupé par les différentes commissions dont j'étais chargé, il ne m'est pas possible de me prononcer sur les autres raretés qui peuvent se trouver dans cette capitale.

Le 31 du dit mois et le 19-ième jour de la lune, nous quittâmes Jassy à 9 heures du matin, accompagnés par le Premier Postelnic, le Spatar, le Portar-bachi et d'autres officiers supérieurs, ayant à leur suite tous les Seimens et Tchavouches.

www.dacoromanica.ro

Nous quittâmes la ville dans le même carosse que nous eûmes à notre arrivée. Ce cortège nous suivit à une demi-lieue de la ville, puis tous mirent pied à terre pour prendre congé de Monsieur l'Envoyé et de son épouse, en leur souhaitant bon voyage. Après que nous nous fîmes ainsi séparés d'eux, nous continuâmes notre chemin, le soir, à 7 heures, à Tabour (=Tabura).

Le lendemain, le I-er Août et le 8-ième jour de la lune, nous quittâmes ce village à 7 heures du matin. Entre midi et une heure, nous étions à Stefanesti. Après notre repas nous fîmes une promenade au bord du Prut, où nous visitâmes l'endroit où feu le Roi Charles XII avait réussi à encercler ses ennemis, ce qui est connu dans l'histoire. Nous vîmes aussi le monticule où le Czar Pierre se jeta à cette occasion, la face contre terre[1].

Le 2 août, et le 21-ième jour de la lune, nous quittâmes ce village à 6 heures du matin. Vers les 4 heures, nous arrivâmes à Cresnalevka, une petite localité, située sur le bord du Prut et où ne se trouvait qu'une seule maison et une grande écurie, à moitié détruite, qui servait pour les chevaux de poste. Nous fûmes donc obligés de passer la nuit sous des tentes.

Le lendemain, le 3 du mois courant et le 22-ième jour de la lune, nous nous remîmes en route à 7 heures du matin. Nous passâmes le Prut à gué, les eaux étant basses, et arrivâmes à Kanlikupru, où nous prîmes un repas à la hâte, pour continuer vers Hotin, où nous arrivâmes à 4 heures de l'après-midi. A une demie-lieue de Hotin, les délégués du Pacha vinrent à la rencontre de Monsieur l'Envoyé avec un cheval bien sellé pour son service. Ces Messieurs étaient un Salahor, un Imbrahor, deux Alai-Beys avec 22 hommes, ainsi que 6 autres officiers, parmi lesquels se trouvait aussi un certain Kenski Moustapha Aga, vieil ami de Monsieur l'Envoyé. Aussitôt qu'on eût annoncé notre arrivée au Pacha, il fit saluer mon chef par un capidjilar-beuluk-bachisi. Celui-ci rapporta que le Pacha serait lui-

[1] L'auteur fait évidemment erreur. La capitulation du Pruth, à laquelle Charles XII n'était pas même présent, eut lieu, près de Stănileşti, pas loin de Huşi, et non pas à Ştefăneşti. Comme les voyageurs s'arrêtèrent aussi une nuit à Stănileşti (v. plus haut), il est probable que ce passage devait venir là et l'auteur a embrouillé ses notes.

www.dacoromanica.ro

même venu rendre ses devoirs à Monsieur l'Envoyé, s'il n'avait été très malade. Ce Pacha était le fils du célèbre Koldjiak Suleiman Pacha. Il pouvait avoir 20 à 21 ans.

Les deux sont d'ailleurs de grands amis de Son Excellence et de toute la nation suédoise. Dès que le Kapidjilar-beulukbachisi était parti, je reçus l'ordre de retourner la visite au Pacha. C'est au Kedhuda ou homme d'affaires de celui-ci, un homme âgé, que je m'adressai. Lorsque je l'eus salué dans son appartement, il me fit asseoir et me laissa en compagnie de quelques officiers, pour aller lui-même au harem, l'appartament des femmes du Pacha, afin de m'annoncer. Après une demi-heure il revint, me fit des déclarations d'amitié et se mit, au nom du Pacha, entièrement à la disposition de Monsieur l'Envoyé.

A mon retour, je trouvai deux Ada-bachys (capitaines) des Janissaires avec 6 hommes qui se présentèrent pour prendre les ordres de mon chef. Monsieur l'Envoyé demanda alors à voir un nommé Nicolas, autrefois valet auprès de lui, qui habitait à Zuanitche (=Zwaniec), à l'autre côté du fleuve. Il se servit de cet individu pour prier le Gouverneur de la ville de bien vouloir lui préparer un logement.

Le Gouverneur n'étant pas là, c'est son lieutenant qui nous fit tout préparer au palais même de son maître. A notre départ, le Pacha fit donner l'ordre qu'un Tchorbadji ou Colonel, 2 Odabachys avec 40 Janissaires et la même suite qui nous avait reçus lors de notre arrivée, nous escortassent jusqu'au passage du fleuve Niestre que les Turcs nomment Tourla. Ce fleuve passe ici entre Potbachy et Zuanitche (=Zwaniec) et constitue la frontière. En arrivant à Potbachy, on nous fit descendre chez le Directeur de la Douane, où nous fûmes très poliment reçus, et où on nous servit un excellent café, pendant qu'on transporta les chevaux et les voitures avec des bacs de l'autre côté du fleuve.

Potbachy appartient aux Turcs, mais c'est un endroit habité par des Juifs.

En débarquant en territoire polonais, deux officiers avec 12 cavaliers vinrent nous saluer et à 5 heures du soir nous étions à Zuanitche.

www.dacoromanica.ro

Le lendemain, le 4 du mois et le 23-ième jour de la lune, Monsieur l'Envoyé me fit retourner à Hotin pour remercier le Pacha de sa courtoisie et pour distribuer les cadeaux destinés à tous ceux qui l'avaient accompagnés jusqu'ici. Tous furent très contents de 50 sequins ou ducats que je distribuai

(Suit le voyage à travers la Pologne jusqu'à Stockholm.)

Quelques idées sur l'art roumain[1].

Il y a un art roumain qui se divise en deux parties: un art de caractère populaire et un art de caractère religieux, mais il y a même un art civil, pour ainsi dire, qui apparaît beaucoup plus tard que les autres et dont les monuments sont infiniment moins intéressants.

Je vais donner la définition de ces deux arts.

Certaines personnes s'imaginent qu'il y a un art national, même un art populaire ayant une note exclusivement nationale. Or, l'art populaire est un art de très ancienne transmission, qui se manifeste de la même façon dans la forme des ustensiles, des vases, dans les lignes des costumes, dans les ceintures, dans les ornements de ces costumes, dans la houlette du berger, dans des tapis très intéressants. Le domaine de cet art populaire est très vaste et très varié. Il y, a à côté de cet art, l'art religieux, des églises et des couvents. Certaines de ces constructions sont d'une riche ornementation, d'autres se présentent comme des citadelles aux murs percés de fenêtres étroites. Toute une succession d'églises roumaines construites entre 1630, environ, et 1850, ce qui fait cinq siècles de développement artistique ininterrompu, passant des eglises princières aux églises de village.

Je viens de dire qu'il y a une profonde erreur à parler d'un art national roumain, ou bien serbe, bulgare, puisque tous ne sont que le développement d'un même fonds. On peut parler de l'art roumain au moment où cet art, qui prend ses éléments de tous côtés, les réunit dans une synthèse, et son seul

[1] Conférence donnée à l'Université de Lille.

www.dacoromanica.ro

mérite, qui est d'accorder cette synthèse à la couleur de l'âme nationale, on ne peut pas l'ignorer tout à fait. Lorsque cet art, composé d'éléments pris un peu partout et mêlés dans cette synthèse, arrive à donner l'église de village, adaptée aux besoins de la population et construite par des artistes ruraux, cet art appartient en effet à un pays et à une race. Mais, quand il est question de couvents, de grandes églises en pierre, quand il est question de palais, ce sont les mêmes artistes qui vont d'un pays à l'autre.

Je dois montrer, maintenant, ce que cet art que l'on trouve en Roumanie peut devoir aux autres civilisations, anciennes ou récentes.

L'art populaire de Roumanie, comme l'art de beaucoup d'autres pays voisins ou éloignés, représente la continuation de l'ancien art préhistorique, celui des Illyres et des Thraces, mais surtout des Thraces, car les Illyres ne faisaient que border le littoral de l'Adriatique et leur pénétration au Nord ne nous intéresse pas. Dans ces pays, où il y a eu une grande civilisation préhistorique thrace, elle a donné un art correspondant, un art linéaire, abstrait, méthodique, schématique, stylisé; un art qui, selon mon hypothèse, a exercé une certaine influence même sur l'art grec. Car je ne peux pas trouver une autre cause à ce passage subit dans les vases helléniques de l'élément naturaliste à l'ornementation purement linéaire, qui ne se nourrissait que du culte de la ligne, cherchant toutes les formes possibles que peuvent donner ses combinaisons. Et même, dans une certaine froideur de l'art grec par rapport o l'infinie variété et à la splendeur de l'art crétois, peut-être faut-il voir une influence venue de ce grand monde barbare qui de tous côtés entourait un peuple grand comme pensée et comme art, mais petit comme extension territoriale et comme population.

Les Roumains n'ont aucune prétention sur une originalité dans cet art qu'ils ont l'orgueil de retenir, de conserver, faisant tout ce qu'ils peuvent pour l'avoir encore pendant des dizaines d'années et, si c'est possible, même pendant des siècles. Mais cet art, — et c'est la preuve de son origine ancienne—, se trouve aussi dans d'autres régions: c'est l'art des

www.dacoromanica.ro

Serbes, des Bulgares, des Albanais, des Grecs mêmes, qui a passé dans les tentures d'Asie Mineure, puisque entre un tapis roumain et un tapis de Caramanie il n'y a qu'une différence de technique, la supériorité écrasante de l'Anatolie à l'égard de la Roumanie étant uniquement dans le fait que, au lieu d'employer la laine des brebis des Carpathes, on emploie là-bas la laine des chèvres d'Angora. Toute la péninsule des Balcans n'est pas composée de parties détachées, mais forme un ensemble, qui participe à cet art. Toute l'Ukraine a le même art, — pas la grande Russie, mais l'Ukraine, qui a un fonds thrace. On le rencontre dans certaines régions de la Tchéco-Slovaquie, surtout dans la Slovaquie, mais même chez les Tchèques, qui ont un admirable art du *cojoc,* de la jaquette de peau agrémentée d'ornements linéaires ou floraux: le kojouk des Tchèques c'est le *cojoc* des Roumains. Cet art, arrivé jusque là, contourne les rives de la Mer Baltique; tous les petits États qui viennent de s'y former en ont les éléments. Et, en Pologne, l'art des environs de Cracovie, qui a eu un moment de grande célébrité, n'est que l'art des Roumains, des Ukrainiens, qui, comme je l'ai fait remarquer, a pénétré en Esthonie, en Livonie, jusqu'en Finlande: un tapis de Finlande a une autre allure technique, pour ainsi dire, mais les lignes générales sont les mêmes que chez nous et qu'en Suède, la ressemblance étant si grande de ce côté de la Suède que, au cours d'une conférence que j'ai donnée à Upsal, le public pouvait s'y méprendre et, tout récemment, à l'occasion d'un don d'art populaire roumain au Musée de Stockholm, tel journal suédois avait des appréhensions pour l'art rural de son pays, qui aurait pu être menacé d'une forte concurrence.

L'autre art, l'art religieux, paraît très tard: au XIV-e siècle. Une question peut se poser: pourtant, auparavant, les Roumains étaient chrétiens; ils l'étaient dès l'époque de Constantin, et il y avait, même, des chrétiens parmi les colons amenés par Trajan. Lorsque le christianisme domina, Constantza d'aujourd'hui était la résidence des évêques de Tomis. Il n'y avait pas seulement des églises et des évêques sur la rive droite du Danube, mais sur toute cette rive s'élevaient de vrais centres d'expansion du christianisme vers le Nord. La légende de

www.dacoromanica.ro

St. André n'appartient pas à l'authenticité historique, mais il y avait dans doute de ces centres sur le Danube et la Mer Noire qui ont servi à l'évangélisation du temps du christianisme rural, avant son adoption par l'Empire. Un ancien christianisme qui n'est pas grec, mais bien latin. Puisqu'il y avait les prêtres, puisqu'il y avait l'église, *biserica* (cf. *baseille, basoche;* le nom s'est conservé dans un autre sens) [1], il y a eu certainement des églises. Certains croient que nos églises en bois sont très anciennes; elles ne le sont pas, à cause des matériaux. On n'a que des églises plutôt récentes, datant du XVI-e siècle; on ne pourrait pas admettre une église en bois antérieure au XVI-e, et ces églises ne faisaient que reproduire la forme des églises plus anciennes. Elles abondent surtout du côté de la montagne ; près de la bourgade que j'habite pendant l'été il y en a une, à Star-Chiojd, très jolie: sur des planches plus ou moins bien équarries la peinture se conserve aussi, plus ou moins bien et plus ou moins complète.

Il y a eu des églises plus anciennes, mais tous les éléments de cet art archaïque s'en sont allés.

Quelle a été la forme de ces églises? Elle correspondait, je crois, en général à la maison du paysan. Or la maison du paysan dans ces régions du Danube et des Carpathes a deux éléments distinctifs: d'abord les murs ne reposent pas directement sur le sol; il y a un évasement en bas qu'on appelle en roumain la *prispa,* servant aux conversations vespérales ou, parfois, pendant l'été, pour dormir, salon du paysan en même temps que sa chambre à coucher d'été. Puis, étant donnée la quantité de neige et de pluie qui tombe là-bas, il y a une forme particulière du toit. Cette forme est évasée pour faciliter le glissement des neiges et même la rude tombée des pluies; forme très sympathique, parfois élégante; il y a des maisons qui ont plus de toit: surtout dans les montagnes occidentales de la Transylvanie, on voit de formidables toits pour de toutes petites maisons. Tout cela forme, d'après la conception de l'art qu'a actuellement M. Strzygowski, l'ancien défenseur de la supériorité de l'art arménien sur l'art byzan-

[1] Le diable n'existe pas: il est remplacé par le serpent, par le dragon, *drac,* et on trouve du côté de Bordeaux aussi le drac; seulement, ce n'est pas précisément le démon, mais un esprit.

www.dacoromanica.ro

tin, quelque chose de hautement intéressant. En tout cas, par ces théories, l'église de bois a beaucoup gagné partout, et l'église de bois de Roumanie avec les autres.

Tout-à-coup, au XIV-e siècle, on a des églises en briques. Pas en pierres, car la pierre est rare. Il faut la faire venir de loin, et seule une église princière très somptueuse, très riche qui marque toute une fortune, et tout un règne, peut l'employer. La plus ancienne se conserve encore très bien en dépit de l'architecte qui voulait la détruire: c'est l'église princière d'Arges (lisez: Argèche). Plus haut dans la montagne, il n'y a plus que les murs d'un vieux château abandonné, qui n'a pas été suffisamment exploré. Aussitôt qu'il y eut là la Cour du prince et que autour de la résidence princière on eût appelé un Métropolite qui vivait près des bouches du Danube, on a dû avoir, pour la Cour, la petite armée, le commencement de vie intellectuelle, une église. Elle date d'environ 1310 ou 1350 et la preuve en est par l'inscription qu'on a découverte notant la date à laquelle est mort, dans une autre localité, le prince Basarab († 1352), dont on a trouvé les restes très bien conservés, par un heureux hasard. C'est une église grecque de province, bâtie avec des matériaux très simples, qu'on trouve dans toute la péninsule des Balcans: une pierre au milieu et un encadrement rouge de briques. L'édifice n'est pas grand; il comporte sur un rectangle de basilique le tambour qui surplombe tous les édifices byzantins de cette époque. Mais ce qui forme la partie la plus intéressante de cette église ce sont les magnifiques fresques qu'on a retrouvées et qui correspondent en grande partie aux mosaïques de la célèbre église de la Vierge des Champs à Constantinople, qui est aujourd'hui la mosquée Kachrié. Si elles présentent le même stade de l'art byzantin, cela tient sans doute à ce que le prince qui avait appelé le Métropolite l'avait fait accompagner par les artistes nécessaires pour faire une digne église.

Aussitôt après cette église on adopte un autre type, venant de Serbie. Au moyen-âge, ce pays a des églises très remarquables, d'un nombre plutôt réduit, églises royales et églises de couvent; certaines d'entre elles sont bâties en pierres et magnifiquement ornées de sculptures. Après le Congrès de byzantino-

www.dacoromanica.ro

logie à Belgrade, nous avons visité des églises possédant de très belles peintures qui sont en grande partie supérieures à celles de Roumanie, sauf, peut-être, les peintures d'Argeş. Car l'art byzantin était toujours en transformation: il y avait alors un naturalisme qu'on trouve aussi en Italie, sans pouvoir dire si c'est l'Italie qui a influencé Byzance ou Byzance qui a influencé l'Italie ; pour ma part, je suppose que c'est le résultat de la présence des marchands italiens à Constantinople, qui y passaient une partie de leur vie et une autre partie dans leur propre patrie.

Les Roumains ont donc l'église serbe dans ses formes les plus simples, les plus monacales, telle qu'elle est passée chez eux vers 1370. Le groupe d'églises serbes commence par Vodiţa, près de la petite rivière de ce nom en marge de Severin; un autre type, transformé au XVI-e siècle, est dans les magnifiques forêts de châtaigniers de Tismana; un troisième est celui de Cozia, refaite à la fin du XVII-e siècle.

Les travaux exécutés par la Comission des Monuments Historiques y ont découvert non seulement les aigles de Serbie dans les ornements des fenêtres, mais aussi les traces d'un réparation assez importante au XVI-e siècle. Et il ne faut pas oublier, dans une vallée du district d'Argeş, Cotmeana, refaite au commencement du XVII-e siècle, dont on a changé ainsi le caractère général, mais on y voit encore les plaques d'émail qu'on trouve aussi en Valachie et en Moldavie, même dans telle église de Milan, et qui servaient parfois, à Byzance, pour donner un caractère plus bariolé aux murs des églises ou des constructions profanes.

Ce type d'art n'a pas été continué, et le type de l'église byzantine, pas plus. On voit la façon par saccades dont on procède à cette époque: des princes riches faisaient venir des architectes qui ne travaillaient plus pour la Serbie. Vers 1370 et le commencement du XV-e siècle, c'est, en effet, l'époque du despote Étienne et, un peu plus tard, du despote Georges Brancovitch, pendant les règnes desquels la Serbie s'approche de la catastrophe, de la conquête par les Turcs.

En Valachie il n'y aura presque rien pour le XIV-e siècle. Pas très loin de Bucarest, au milieu d'un joli lac subsiste une église de cette époque : or ce n'est pas le type premier, mais

www.dacoromanica.ro

bien une rénovation de la première moitié du XVI-e siècle.

Mais la Moldavie crée alors un autre art. Des choses plus anciennes dans cette principauté, rien ne s'est conservé. Le prince Alexandre de Moldavie ayant épousé une princesse, parente du roi Vladislas de Pologne, cette princesse catholique avait demandé qu'on lui construise une église latine. On bâtit donc une église catholique à Baïa, dont les restes sont à peine reconnaissables.

Aussitôt après, on a créé le nouveau, type d'église orthodoxe, qui occupe tout le long règne du prince Étienne, mort en 1501. Ces églises seront tout à fait différentes des églises valaques. Bien entendu, comme elles servent au culte oriental, grec, orthodoxe, elles doivent avoir une certaine forme, et, comme il s'agissait presque toujours d'églises de couvents ou de petites bourgades que le prince se décidait de temps en temps à visiter, et pas d'églises de grandes villes, de cathédrales, car nous n'avons jamais eu la grande ville autonome entourée de murs, elle est en forme de croix. Des deux façons d'avoir la croix, par les voûtes ou par les lignes extérieures, on a choisi la seconde. Narthex, pronaos des femmes, nef, avec, à droite et à gauche, les absides, choeur, le chapitre de l'église catholique, avec les moines au lutrin. L'autel est séparé par ce qu'on appelle l'iconostase, pas le jubé, —ce n'est pas tout à fait la même chose—, iconostase qui peut être en pierre, en brique, mais aussi, le plus souvent, en bois très fouillé, un riche chapitre de la sculpture roumaine étant représenté par ces belles iconostases. L'autel lui-même offre deux absidioles, pour l'endroit, avec la table des offrandes, où le prêtre dépose les objets du culte et se lave les mains, la proskomédie, et celui où se trouve l'armoire contenant les vêtements de cérémonie, le diakonikon. Cette église orthodoxe a une peinture strictement byzantine, beaucoup plus byzantine que celle de Valachie. Pas de pittoresque, d'effort vers la couleur; c'est la tradition dans sa forme la plus sévère: pas de rouges clairs, de beaux verts, de bleus-ciel; rien que des couleurs sombres. Mais, puisqu'on aime beaucoup les couleurs dans ces pays roumains, à l'extérieur, le mur présente une polychromie faite tout d'abord par les matériaux et, plus tard, par des peintures extérieures, car, au commencement du XVI-e siècle, l'église

www.dacoromanica.ro

est peinte au dehors comme au dedans. Au commencement, la partie inférieure des murs est grise; les arcades sont en briques non recouvertes, en briques émaillées; au dessus, une série d'arcades aveugles, et, au point où elles se rencontrent, des disques d'émail; même sous le toit, très beau, de façon paysanne, une autre série de disques d'émail; ces disques sont de plusieurs couleurs portant les armes du pays ou présentant des animaux fantastiques. Enfin, tout en haut, une tourelle ne renfermant pas les cloches, car l'église est entourée de murs et les cloches sont dans la grande tour de l'entrée, comme en Valachie, où on a conservé à Câmpulung les murs et la large porte qui mène à l'église des princes, avec sa tour datant de XIV-e siècle. Cette tourelle a elle même deux séries d'arcades et, au point de rencontre des arcs, les sceaux de disques d'émail, alors qu'une dernière série court autour de la toiture de la tourelle. L'encadrement des portes et des fenêtres .est gothique; du gothique polonais et surtout du gothique de Transylvanie Car, à cette époque, la Transylvanie formait une principauté séparée, réunie par un lien féodal à la couronne de Hongrie et l'art était représenté dans cette Transylvanie par des Allemands venus du Rhin, de la Moselle, de la Meuse, mélangés de sang celte ou romain, que l'on appelait les Saxons. Leurs églises ressemblent aux églises occidentales de l'époque gothique, tout en ayant des différences; il n'y a pas d'arcs-boutants, ni de supports extérieurs: le mur est plein; seulement tous les ornements des voûtes sont conservés. Ce n'est pas le pur art de France que nous avons là: il a passé par une série de transformations et de dégradations dans l'Est germanique. En Moldavie, de l'art catholique, il n'y a donc que l'ornementation des fenêtres et des portes, des meneaux. On entre du côté droit, par une porte qui n'est pas ornée, car le narthex extérieur est rare pour cette époque, étant repris en Moldavie à la fin du XVI-e siècle pour dominer en Valachie jusqu'à nos jours. Dans le narthex intérieur il y a la grande porte en face, qui est la plus belle, avec plusieurs séries d'arcs brisés, et même on arrive à donner au narthex la lumière par deux ou trois grandes fenêtres en triforium. On a discuté sur le caractère de la double base qu'a la tourelle; c'est une trans-

www.dacoromanica.ro

mission asiatique, mésopotamienne, par les Arméniens de Caffa, en Crimée, artistes de procédés synthétiques.

La Valachie s'est soustraite pendant longtemps à cette influence. Au commencement du XVI-e siècle, elle imité encore l'église serbe, dans celle qui, de nos jours, a été refaite par un élève de Viollet-le-Duc et il faut bien dire que cela a été un méfait, l'ayant d'abord défaite pierre par pierre pour être ensuite nettoyée, reconstruite pierre par pierre et dorée. L'église a conservé néanmoins ses lignes générales, mais l'intérieur est affreux; d'anciennes peintures ont été détachées et transportées au Musée de Bucarest où, heureusement, on les conserve précieusement, et elles ont été remplacées par des peintures de la plus récente formule, accommodant l'igle valaque, selon les règles héraldiques allemands, en vautour très noir et très griffu. On lui a fait une iconostase en métal doré. A l'origine, c'était l'église serbe rehaussée, employant des matériaux très rares : de la pierre comme du marbre. Un peu auparavant, à l'église de Dealu, bâtie par le prince Radu, près de Târgoviște, une simple forme harmonieuse était ornée de bonnes peintures, mais des artistes viennois du XIV-e siècle les ont recouvertes de plâtre: il faut creuser pour apercevoir au fond les anciennes couleurs qu'on ne pourrait dégager sans un travail très coûteaux et extrêmement délicat.

Au XVI-e siècle cependant l'architecture moldave pénètre en Valachie et y domine, pour passer en Transylvanie, formant déjà un aspect général de l'art roumain, aspect qui, amoindri et mis à la disposition des humbles, créera au XVII-e siècle les petites églises qui sont l'ornement de chaque village roumain.

Déjà, vers 1540, on a près de la grande église de Cozia une petite chapelle de caractère moldave. Les pierres y sont mêlées, à l'ancienne façon de pays, aux briques; à l'intérieur il y a de très jolies peintures serbo-roumaines appartenant à la même époque. Ce type élancé est tout à fait différent du type un peu plus carré, pour ainsi dire, et plus lourd des anciennes églises valaques.

A cette époque, en Moldavie, après les belles bâtisses historiens du dehors qui ont été élevées par les fils et petit-fils d'Étienne-le-Grand, on a la forme dernière d'architecture dérivant de ce système ; au lieu des disques d'émail sous le toit, une

www.dacoromanica.ro

série de disques étoilés qui s'étalent sur toute l'étendue des murailles; c'est église du prince Aaron, près de Jassy.

Déjà, vers 1580, on construit en pierre seule et, élément d'innovation, au lieu d'une seule tour, il y en a deux. A Galata, dans les mêmes environs de la capitale moldave, on a très bien conservé le clocher de la porte d'entrée.

Dans la principauté voisine, on a essayé au commencement du XVII-e siècle des formes tout à fait différentes, fort capricieuses: telle église, à Bălteni, a été entourée par une espèce de cloître italien qui ne tient qu'à la nef. On rencontre parfois dans l'histoire de l'art de ces formes qui n'ont pas pu obtenir droit de cité et qui ont aussitôt disparu sans avoir aucune continuation.

Ce XVII-e siècle continue donc les traditions du XVI-e; seulement il y a des constructions beaucoup plus riches, beaucoup plus élevées. Des princes riches introduisent la sculpture vers la fin de ce siècle: sculpture des colonnes, des escaliers, des pierres tombales. La tradition se maintient pendant une vingtaine d'années pour que, au XVIII-e siècle, on revienne à l'ornementation par la peinture extérieure. Car la sculpture, plutôt coûteuse, ne dure pas à l'époque des princes pauvres, où ceux qui bâtissent ce sont des petits boïars, des marchands, pour arriver à cette église de village dont je parlais.

Mais dans la magnifique création du richissime prince Constantin Brâncoveanu († 1714, à Hurezi, la sculpture est prodiguée sur les portes, sur les escaliers, sur les colonnes du narthex, sur la loggia du prince, qui passait chaque année quelques jours dans sa fondation.

Dans un palais de Mogoşoaia, près de Bucarest, les mêmes balcons à l'air vénitien donnent une impression de gracieuse majesté à l'édifice. Les églises à sculptures se continuent par la grande fondation du prince Nicolas Maurocordato à Văcăreşti, près de Bucarest, par la gentille chapelle du Métropolite de Stauropolis, „Stauropoléos", dans la capitale elle-même.

Ajoutons qu'il y eu même, pour les portes et les fenêtres, une légère recrudescence du gothique en Valachie en 1670, par la famille des Cantacuzène. Mais bientôt l'ornement floral de l'Orient turco-persan s'impose et il va jusqu'à donner aux

www.dacoromanica.ro

églises et aux palais des paons affrontés, des lampes-en-censoirs par le stuc.

Entre les mains du menu peuple, religieusement fidèle aux anciens traditions et gardien des règles du goût le plus discret, cet art, millénaire à Byzance et cinq fois séculaire en terre roumaine, expira vers 1850 à peine, à la veille d'une époque qui est celle des imitatteurs serviles de l'Occident.

N. Iorga

COMPTES-RENDUS

Alexandre Boldur, *Autonomia Basarabiei sub stăpînirea rusească în 1812-1828,* Chişinău, 1929.

L'auteur commence par défendre, avec raison, l'administration moldave en 1812, date à laquelle les Tzars se firent céder par la Turquie les terres „bessarabiennes" qui ne lui appartenaient pas. La constitution de la nouvelle province fut dictée par Capodistria, le futur chef du gouvernement grec, et le premier gouverneur fut un des Moldaves les plus cultivés (études en Allemagne), Scarlate Sturdza. Le Finlandais Harting, qui finit par épouser une Sturdza, était au commencement dans les mêmes sentiments. Il admettait par principe l'èmploi du roumain dans tous les offices. Les villes seules commencèrent à se russifier. La plupart des administrateurs étaient encore Moldaves, c'est-à-dire Roumains. Plus tard Harting changea d'attitude et aussitôt les boïars de se plaindre. Ils demandaient les Basilicales et la législation du prince Basile. L'archevêque intervint et le Tzar donna raison aux indigènes. Dès 1816 il n'y eut pas de gouverneur séparé. On en arriva à l'„institution administrative" autonome de 1818. Il paraît que Carageorges lui-même fut charger d'élaborer la nouvelle législation ; le Grec Katakatzi, allié aux Moldaves, le remplaça, en 1817. Les tribunaux, les écoles emploieront le moldave. On conserva les classes de l'ancien régime roumain. Le vice-gouverneur Wigel écrivait en 1823: „L'*oblastié* de Bessarabie *...a non seulement des droits spéciaux, mais, de même que le royaume de Pologne et le grand Duché de Finlande une existence politique spéciale*". Un Conseil Suprême a la mission de la gouverner (p. 61). On a une partie de ses Archives, qui montrent une intervention

www.dacoromanica.ro

incessante et efficace. Le Conseil s'occupe des abus d'une administration mauvaise. Il refuse les injonctions du gouverneur.

Le nouveau gouverneur Vorontzov s'attaqua cependant à ces privilèges, si naturels : invoquant les besoins administratifs, il viola les clauses d'un acte qu'il considérait comme provisoire et non confirmé par le Souverain. A son départ, en 1828, Nicolas I-er supprima le Statut. Le nouveau Conseil, aux attributions très réduites, est nommé, sauf le maréchal de la noblesse. Il sera supprimé en 1873 seulement, mais depuis longtemps on le négligeait.

* * *

Alois Grünwald, *Byzantinische Studien : zur Entstehungsgeschichte des pariser Psalters, ms. grec 139* (dans les publications de l'Université allemande de Prague), Brünn (Brno) 1929.

Dans le Psautier ms. grec 139 de la Nationale de Paris l'inspiration antique, rappelant les fresques de Pompéi, est évidente. Dans la première des illustrations étudiées par M. Grünwald les paroles de l'Écriture sont interprétées avec un sens fin de la poésie, naturiste et symbolique, des anciens. Il a été facile à l'interprète érudit de retrouver les modèles anciens. David qui sonne de la lyre est une pastorale gréco-romaine. Ici la démonstration n'arrive pas à des résultats aussi precis. Pour l'auteur il s'agit d'un retour tardif vers des formes devenues incompréhensibles dans leur ensemble.

* * *

Jean Ebersolt, Orient et Occident, *Recherches sur les influences byzantines et orientales en France pendant les croisades*, Paris-Bruxelles, G. van Oest, 1929.

Ce volume commence avec la fondation du royaume de Jérusalem. Le séjour à Constantinople donne des suggestions d'art. Dans beaucoup de monastères on connaît et emploie le grec (p. 12). Liste des objets qui en viennent. L'empire latin de Constantinople forme la matière du second chapitre. Du butin fait par les croisés maintes pièces arrivèrent en Occident.

Le contact des Italiens avec les Orientaux favorise aussi ces rapports artistiques. Les Musulmans ont de même leur part de contribution (chapitre IV). Il est question des Turcs du XIV-e

www.dacoromanica.ro

siècle dans un chapitre spécial, de la chute de Constantinople dans un autre. Nous signalerons ailleurs des rapports avec Raguse, qu'il ne faut pas oublier. Les voyageurs français du XV-e siècle sont présentés l'un après l'autre. Au chapitre VI „influences byzantines et asiatiques sur l'art français (XII-e—XV-e siècle)": c'est la partie la plus nouvelle et la plus curieuse de cette belle étude: aussi influences d'architecture.

Très belles planches.

* * *

Th. J. Ouspenski, Очерки из истории трапезунтской империи, Leningrade 1929 (publication de l'Académie soviétique).

Belle étude détaillée, employant une grande partie de l'information actuelle. Un premier chapitre décrit la capitale de ce refuge d'empereurs qui visaient plus haut que la domination de ce fragment de côte, à la discrétion des montagnards du Caucase et des seigneurs turcs de l'intérieur. On sera surpris de trouver des citations d'un roman de Paul Bourget dans les notes de cet ouvrage de laborieuse érudition. Des notes archéologiques finissent l'ouvrage du grand savant russe. Des planches représentent la citadelle de Trébizonde et quelques églises de la voille. **N. Iorga.**

* * *

Ἑλληνικά, ἱστορικὸν περιοδικὸν δημοσίευμα, Athènes, I (1928). C'est une nouvelle et remarquable publication historique que MM. C. Amantos et Socrate Kougéas font paraître à Athènes. Elle embrasse le vaste domaine de l'hellénisme depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Dans ce cadre, les recherches concernant les rapports du peuple grec avec les voisins trouvent aussi place.

Nous résumons les articles contenus dans les fascicules de la première année (1928).

1-er fascicule:

S. Kougéas: Ἐπιγραφικαὶ ἐκ Γυθείου συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Λακωνικῆς κατὰ τοὺς Χρόνους τῆς ῥωμαϊκῆς αὐτοκρατορίας, 7-44; Προσθήκη εἰς τὰς ἐπιγραφάς, 152-157. L'auteur nous présente quelques inscriptions trouvées à Gytheion: la première, rédigée en latin et en grec, concerne un personnage connu de l'époque d'Auguste, Caïus Julius Euryclès; la deuxième contient le texte d'un νόμος ἱερὸς qui instaure les fêtes de Gytheion se rapportant au

www.dacoromanica.ro

culte impérial et à celui de l'illustre famille d'Eucrylès ; la troisième, dont les premières lignes manquent, est, selon l'auteur, une lettre de l'empereur Tibère ; la quatrième enfin provient du monument érigé à Julia-Livia, femme d'Auguste et mère de Tibère, vénérée comme Τύχη τῆς πόλεως.

C. Amantos, Τρεῖς ἄγνωστοι κώδικες τοῦ Χρονογράφου, 45-70. Les chroniques publiées sous le nom d'Ἔκθεσις χρονικὴ ou Πολιτικὴ ἱστορία τῆς Κωνσταντινουπόλεως sont conservées dans plusieurs manuscrits qui n'ont pas encore été étudiés et l'auteur croit à juste titre qu'il est hasardé de se prononcer sur les rapports de ces différentes chroniques avant la publication de tous les manuscrits. Dans ce but M. Amantos signale pour le moment les mss. 161 et 162 de la Bibliothèque Coraïs de Chios et le codex A qui se trouve en sa possession, en en publiant des fragments parallèles tout à fait instructifs pour le problème qu'il pose.

C. Rhomaios, Οἱ Κᾶρες τῆς Δήλου καὶ ἡ ἀρχαιολογικὴ ἔρευνα τοῦ Θουκυδίδου, 71-77, prouve la méprise archéologique de Thucydide à l'égard des tombeaux cariens de Délos.

Eustr. Sophronios, Ὁ πατριάρχης Ἀρσένιος ὁ Αὐτωρειανός, 78-94, précise les circonstances de l'excommunication lancée par le patriarche Arsène contre Michel VIII Paléologue, la déposition et l'exil de l'inflexible chef de l'Église.

G. Sotériou, *Die byzantinische Malerei des XIV. Jahrh. in Griechenland,* 95-117. Cf. notre Compte-rendu spécial, *ibid.*

M. Kontojannis, Ἔγγραφα Δωδεκανησιακά, 118-137, correspondance intéressante de l'époque de la Renaissance hellénique (1830-1).

A. Sigala, Ἐπιστολὴ Παύλου Νεεστερὼφ πρὸς τοὺς κατοίκους τῆς Σύρου (1-er août 1772), 138-143. Traduction nouvelle de la lettre concernant l'occupation de l'île de Syros par le flotte russe.

Fr. Kobler, Ὁ Joseph Görres καὶ ὁ ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας ἀγὼν τῶν Ἑλλήνων, 144-151. Beau portrait du savant philhellène en contraste avec Thiersch.

II-e fascicule :

C. Rhomaios, Ἱερὸν ἐν Ῥαμνοῦντι τῆς Ἀγδίστεως, 233-243. L'auteur nous donne des éclaircissements sur le temple d'Agdistis, nom sous lequel était vénéré en Asie-Mineuse Cybèle.

C. Amantos, Κατωτικὰ-Ἑλλάς, 244. Le savant philologue a-

www.dacoromanica.ro

joute aux exemples mentionnés par Ducange et Sophoclès concernant ce terme; il indique de nouvelles acceptions du même mot: κατωτικὸς-κάτοικος τῆς Ἑλλάδος; Κατωτικὸς comme patronymique et Κατωτικάδα, toponymique en Macédoine.

Sophronios Eustratiadès, Τυπικὸν τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει μονῆς τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Μάμαντος, 245-314, nous donne le texte complet du Typikon du fameux monastère d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. L'auteur prouve par des extraits l'importance de ce texte pour l'étude de la vie monacale de l'Église orientale.

Sp. Pappas, *Un Napoléonide mort pour la Grèce: Paul-Marie Bonaparte*, 318-336, récit intéressant qui éclaire les circonstances dans lesquelles l'infortuné neveu de l'empereur, embarqué pour participer à la lutte pour la délivrance de la Grèce, mourut par accident sur le bateau et fut enterré sur les rocs de l'îlot de Sphactéria.

N. A. Béés, Αἱ ἐπιδρομαὶ τῶν Βουλγάρων ὑπὸ τοῦ τζάρου Συμεὼν καὶ τὰ σχετικὰ σχόλια τοῦ Ἀρέθα Καισαρείας, 337-370. L'érudit grec montre que deux scolies d'Aréthas de Césarée prouvent que les incursions du Tzar Siméon ont atteint le Péloponnèse; leur exactitude est confirmée par beaucoup d'autres informations contemporaines.

S. Kougéas, Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου. Πρωτόγραφον καὶ ἀνέκδοτον, δι' οὗ ἐπικυροῦνται δωρεαὶ εἰς τοὺς υἱοὺς τοῦ Γεμιστοῦ (1449), 371-400. Cette bulle d'or authentique publiée maintenant vient s'ajouter à celle qui concerne les privilèges des Ragusains (conservée à l'Académie de Belgrade), la seconde qui nous ait été transmise du dernier empereur de Byzance. A l'avis du savant grec, elle est aussi la première en date.

C. Amantos, Σύμμεικτα. C'est une contribution précieuse à la terminologie souvent obscure de l'époque byzantine. 1) Ἄβυδος était au moyen-âge un très important centre commercial où résidait le dignitaire impérial. La place était aussi appelée par les Byzantins Τὰ στενὰ ou Τὰ στενὰ τῆς Ἀβύδου, ou κάτω Στενά, par opposition aux Τὰ ἐπάνω Στενὰ (le Bosphore); 2) Μονοίκια désignait chez les Byzantins de grandes propriétés rurales isolées (Ducange: *rurales paroeciae*).

Le terme s'est conservé jusqu'à ces jours, dans les expressions Μονοίτζια (Naxos) Μονοίχια (Chypre), Μονοίκος (Rhodes),

www.dacoromanica.ro

Μένικο (Crète), Μενοίκιον (une montagne près de Serrae); 3) Μαυροβίται dans la version en prose du poème de Digénis Acritas, éd. récente de Paschalis, signifie κάτοικοι τοῦ Μαύρου ὄρους ἤτοι τοῦ Ταύρου.

N. Bănescu.

* * *

A. D. Kéramopoulos, Παλαιαὶ χριστιανικαὶ καὶ βυζαντιακαὶ ταφαὶ ἐν Θήβαις, extrait de l'Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, 1926, 124-136. Le savant grec expose dans cette étude les résultats des fouilles pratiquées dans le cimetière de Saint-Luc à Thèbes. Il relève toute une série de tombeaux chrétiens qui contiennent des vases de cuisine en rapport avec les rites consacrés aux morts. La coutume de ramasser les os de tous les morts d'nne famille dans la même tombe, celle de son dernier membre (ossuaria), apparaît dès ces tombeaux du IV-e siècle.

N. Bănescu.

* * *

G. A. Sotériou, *Die byzantinische Malerei des XIV. Jahrhunderts in Griechenland.* Extrait des Ἑλληνικά, 1 (1928). C'est la communication lue par le savant archéologue grec au II-e Congrès international des études byzantines (Belgrade 1927). Elle renferme des considérations intéressantes sur le problème du style de la peinture monumentale au XIV-e siècle byzantin.

M. Sotériou signale d'abord les peintures murales de Porta-Panagia (en Thessalie), qui datent de la fin du XIII-e siècle et font voir le nouvel esprit de la peinture orientée vers la direction *illusionniste*. Au commencement du XIV-e siècle les exemples se multiplient. Le centre de ce mouvement a été — les savants sont d'accord là-dessus — Constantinople. Mais l'auteur estime que le second centre important en a été Thessalonique, qui, dans la première moitié du XIV-e siècle, joua le rôle principal dans le mouvement humaniste. Un premier exemple en est, à son avis, la peinture de la chapelle de Saint-Démètre, datée de 1303 et rprésentant la sainte messe. La même direction est attestée par la fresque des Saints Démètre et Georges, peinte à l'extérieur de la même chapelle. Le style qui s'y manifeste est caractérisé par l'auteur sous le terme de *helléniste-illusionniste*. En Eubée, dans l'église de Spilias, qui contient des

www.dacoromanica.ro

peintures de 1311, on remarque une autre direction de la peinture du XIV-e siècle: elle présente un caractère qui la rattache à l'art italien contemporain. Dans d'autres endroits d'Eubée (à Oxylithos, à Macrichori, même à Spiliais), dans les petites églises, les peintures accusent l'école crétoise, plus expressionniste et populaire, qui a ses racines dans la tradition orientale.

N. Bănescu.

* * *

A. Andréadès, *Deux livres récents sur les finances byzantines* (Franz Dölger, Beiträge zur Gesch. der byz. Finanzverwaltung des X. und XI. Jahrh.; — Georg Ostrogovsky, Die ländliche Steuergemeinde des byz. Reiches im X. Jahrh.), extrait de de la „Byzantinische Zeitschrift", XXVIII (1929), pp. 297-323. Ce compte-rendu, consacré par l'auteur à ces deux travaux qui traitent indépendamment la même question, est par son étendue et les considérations personnelles qu'il contient une précieuse contribution à la connaissance de l'administration financière byzantine.

Les deux savants ont pris pour base de leurs études le texte publié par Ashburner dans le „Journal of Hellenic Estudies", XXX, *A byzantine treatise of taxation.* M. Andréadès estime que ce texte n'a pas de caractère officiel. C'est, à son avis, un texte destiné à l'enseignement supérieur. Il en fixe la date au X-e siècle.

Quant au terme κεφαλητίων, M. Andréadès n'y voit pas la désignation d'un impôt spécial qui aurait pesé sur les non-chrétiens. Les textes invoqués à l'appui de cette opinion sont convaincants. L'auteur prouve ensuite qu'il faut admettre l'existence de deux impôts différents portant le nom de καπνικὸν: l'un était ordinaire, payé non seulement par les *paroikoi*, mais par tout le monde; l'autre était extraordinaire et était perçu par maison pour couvrir les frais d'une armée en compagne.

N. Bănescu

* * *

A. Heisenberg, *Zu den armenisch-byzantinischen Beziehungen am Anfang des 13. Jahrhunderts*, „Sitzungsberichte der Bayerischen Akad. der Wiss., Philos.-philologische u. hist. Klasse", 1929, cahier 6, Munich 1929, 20 pages in-8°. M. Heisenberg, qui

www.dacoromanica.ro

a publié tant de sources relatives à l'empire grec de Nicée, précise dans cette communication le caractère des négociations qui eurent lieu entre Théodore I-er Lascaris et le roi Léo de la Petite-Arménie, dans le but d'une alliance si nécessaire aux souverains également menacés par leurs ennemis.

La lettre préface du livre XVII de l'ouvrage dogmatique de Nicétas Acominate, Θησαυρὸς τῆς ὀρθοδοξίας, adressée à Basile Kamatéros, parent de l'empereur et diplomate distingué, fournit à l'auteur des renseignements précieux concernant ces négociations entamées vers 1209-1210. Il s'agissait d'un projet de mariage entre la fille de l'empereur et le roi Léon. Basile Kamatéros fut en cette occurence l'ambassadeur de l'empereur. Le projet qui devait sceller par ce mariage l'alliance des deux Cours échoua. Mais les négociations furent reprises en 1213, ayant pour résultat le mariage passager de l'empereur avec la nièce du roi arménien.

N. Bănescu.

CHRONIQUE

M. Aldo Albertini est mort à Bologne, sa patrie.

On ne peut pas dire assez combien grandes étaient les espérances fondées sur une carrière qui avait commencé d'une façon si brillante. Ce jeune homme, presqu'un adolescent, avait publié une brève synthèse du droit byzantin qui en contenait tout l'essentiel. Il pensait à la transformer dans un livre qui aurait été le guide le plus sûr dans un domaine qui depuis longtemps n'avait pas été présenté dans son ensemble. Il préparait aussi un recueil de documents de ce droit jusqu'à ses transmissions en terres voisines. Pour mener à bon fin ces travaux il avait appris des langues diverses et difficiles. A vingt-sept ans tous ces projets s'évanouissent. C'était déjà un grand érudit et il avait toutes les qualités d'une âme noble et pure.

•

M. Gustave Soyter, professeur à l'Université de Würzburg, donne dans la collection de textes Geffcken une chrestomathie

www.dacoromanica.ro

byzantine, comprenant les „historiens et chroniqueurs" (Heidelberg, 1929). Ils sont précédés par une bibliographie qui, étant très brève, pouvait difficilement être complète (le diacre Marc, dont le manque d'authenticité vient d'être prouvé, y figure encore). Les fragments présentés proviennent du Chronicon Paschale, de Théophylacte, de Théophane, de Cédrène, de Georges le Moine, du Patriarche Nicéphore, du Porphyrogénète, de Psellos. de Skylitzès, de Michel d'Attalie, d'Anne Comnène, de Nicétas, de Georges l'Acropolite, de Ducas, de Phrantzès. Sont ajoutés des „Kulturbilder" tirés de Cyrille de Skythopolis, de Malalas, du Livre des cérémonies de Codinus, de Nicolas Mésaritès. Quelques actes à la fin (Asprokastron est aujourd'hui la Cetatea-Albă roumaine).

•

Ajouter à la bibliographie du jubilé de la Dobrogea [M. Busuioceanu], *La Dobrodja, un coup d'oeil sur son passé et son état actuel,* Bucarest 1928, ouvrage de luxe. Excellent résumé très clair. Belles planches.

•

Dans les *Scritti editi ed inediti di Giuseppe Mazzini,* XLIX *Epistolario,* XXVII (Imola 1928). Mazzini recommande, le 3 août 1853, la marche sur Constantinople (p. 293). En octobre, il proteste contre le soutien accordé à la Turquie : il faut installer les Grecs à Constantinople (vol. L = XXVIII, 1928, p. 25). Il prenait des mesures pour le cas d'une guerre sur le Danube (p. 43). Il craignait en novembre que „le Turc ne soit battu" et que la diplomatie ne s'arrête (p. 83, cf. pp. 105, 117, 125, 141, 147, 161, 169). Il envoie un émissaire en Valachie (p. 121). Il se réjouit, en février 1854, de l'insurrection grecque et du don de 4 000 livres faits par des marchands grecs. Dans le volume LII (*Epistolario,* XXIX) (Imola 1929), on voit Mazzini pensant en 1854 à la simultanéité des révolutions grecque et italienne (p. 187, no. 392). Les marchands grecs devraient aider une attaque contre l'Autriche en Serbie, Bosnie et Herzégovine (pp. 200-201).

•

Le no. que le *Manchester Guardian* (novembre) consacre à la Roumanie a un caractère purement économique, en plus les portraits officiels qui abondent aussi dans le beau numéro, plutôt „dynastique", qu'avait déjà donné l'*Illustration.*

•

M. Dinou C. Arion publie sa thèse de Paris, *Le* „Νόμος γεωργικὸς" *et le régime de la terre dans l'ancien droit roumain jusqu'à la réforme de Constantin Mavrocordat* (Paris 1929). C'est un travail très bien informé et d'une critique sûre.

•

www.dacoromanica.ro

Le révérend Nilo Borgia de Grottaferrata publie la seconde édition de son travail Ὡρολόγιον *diurno delle chiese di rito bizantino*, Grottaferrata 1929. Il entend préparer ainsi une nouvelle édition de l'„Horologe" ou „Euchologe" oriental.

*

Dans la „Revue de l'Université de Bruxelles" MM. Henri Grégoire et M.—A. Kugener montrent que la „Vie de Porphyre de Gaza" n'est pas authentique. Ils ont retrouvé l'original du prologue dans un ouvrage de l'évêque Théodoret.

*

Dans le bel ouvrage de M. G. Opresco, *Peasant art in Roumania*, édition du „Studio" (Londres 1929), on trouvera des idées justes et de très belles planches.

*

Dans la „Praehistorische Zeitschrift", M. J. Nestor cherche à fixer la chronologie de l'époque de la pierre et du cuivre en Roumanie.

*

Dans la „Byzantinische Zeitschrift", XXVIII, 3-4, M. A. Andréadès publie deux larges comptes-rendus sur les ouvrages de MM. Dölger et Ostrogorsky concernant les finances byzantines (ils se relient au manuscrit d'Oxford, découvert par M. W Ashburner).

*

Dans la *Generaţia Unirii* de Bucarest, 25 décembre, M. J. G. Duca donne les réponses du roi Ferdinand pendant le Conseil de Couronne du 14 août 1926. Le roi répondit d'une façon aimable à la boutade furieuse de P. P. Carp. Puis, lorsque celui-ci se rebiffa, il poursuivit dans ces termes: „Vous avez fait erreur tout-à l'heure, M. Carp, en parlant des intérêts de la dynastie. Je ne connais pas les intérêts de la dynastie, mais seulement ceux du pays. Du reste dans ma conscience ces deux intérêts n'en forment qu'un. Si je me suis décidé à faire ce pas décisif, c'est que, après y avoir sûrement pensé, je suis arrivé à la conviction, profonde et inébranlable, qu'il correspond aux vrais intérêts de la nation, dont je porte la responsabilité à ce moment. La dynastie suivra le sort du pays, victorieuse on vaincue avec lui. Car, avant tout, que vous le sachiez, M. Carp, ma dynastie est roumaine. Vous l'avez qualifiée à tort d'étrangère, d'allemande. Non, elle est roumaine. Les Roumains n'ont pas amené ici mon oncle, le roi Carol, pour fonder une dynastie allemande aux bouches du Danube, mais une dynastie

www.dacoromanica.ro

nationale et je revendique pour ma Maison l'honneur d'avoir accompli en entier la mission que cette nation lui aconfiée. „Le roi répondit à ceux qui lui conseillaient d'intervenir pour un sort meilleur des Roumains de Hongrie qu'il l'a fait en Autriche et en Allemagne, par Guillaume II ainsi, sans aucun résultat; à Vienne on lui a dit même que les Magyars n'abandonneront jamais leur point de vue d'un État national unitaire. Et, comme on l'avertissait des intentions de la Russie, il finit en disant: „Personnellement je ne crains pas les Russes. Mais, en admettant qu'ils constitueraient un danger, il me paraît évident que pour nous il serait plus grand en restant un pays de huit millions qu'en devenant l'État de quatorze millions".

*

Dans la *Slavonic Review*, VIII, 23, M. Paul Mouratov s'occupe du „traditionnalisme de l'ancien art russe" (Byzance est „le post-scriptum chrétien du monde ancien"; p. 262; l'art russe participe aussi à ce caractère „hellénique", mais l'âme populaire, paysanne, transparaît; les saints russes demandaient d'autres types et d'autres milieux).—De M. Janko Lavrin une conférence sur le bogomilisme (il admet un mélange de gnosticisme — christologie, cosmogonie — et de bouddhisme, une dérivation des Massaliens de Syrie; les herétiques s'appellent en Macédoine: Babounes, Kudugères, Fundaites; on appliquait le nom de Théotokes aux «élus»).—Un article de M. C. A. Macartney sur les Petchénègues (l'attaque contre Alba-Iulia en 1026 aurait pu être faite par les Roumains, p. 346; attaque coumane ou petchénègue de Moldavie en 1089, p. 348; attaque petchénègue, „pas valaque", en 1085, p. 353, note 2; il y aurait beaucoup de restes petchénègues chez les Roumains, p. 355). Parmi les documents plaintes d'Andrássy en 1872 contre l'irrédentisme serbe, p. 402.

*

Le *Giornale di politica e di letteratura* consacre son no. de décembre 1929 aux Roumains. Un article d'un sens politique précis, presque aigu, de M. Biscottini (la race a cependant sa part dans les rapports entre les nations, qui, avec ou sans la politique et le commerce, sont surtout question de psychologie; ce n'est ni un phraseur, ni un romantique qui le dit). Un autre, d'excellente géographie, de M. Riccardo Riccardi. Bonnes traductions de poètes roumains modernes. Des pages de N. Iorga sur la part de l'Italie dans l'ancien art roumain. La littérature est présentée par M. Ramiro Ortiz. Des notes sur la poésie contemporaine et la littérature populaire (par D. Găzdaru, bien informé), sur le théâtre le plus récent ainssi. Important l'article de M. Cl. Isopescu sur l'Italie et le commencement du théâtre et de la musique en Roumanie. M-me Isopescu parle des costumes populaires.

*

www.dacoromanica.ro

Nous reproduisons en entiere les pages suivantes de M. O. Górka sur la nouvelle chronique d'Etienne-le-Grand („Buletin" de l'Académie de Cracovie, avril-juin 1929, p. 96 et suiv):

Parmi les recueils des manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale de Munich (autrefois „Königliche Hofbibliothek", aujourd'hui „Staatsbibliothek"), il faut nommer comme très importantes les collections de matériaux (dites „Schedeliana"), réunies par l'historien nurembergeois Hartmann Schedel („Schedelius") décédé en 1514, qui fut l'auteur du *Chronicon mundi*, paru en 1492. On trouve dans les „Schedeliana", le manuscrit no. 952 (d'après le numérotage courant de la Bibliothèque), qui donne en 23 pages une chronique du règne d'Etienne-le-Grand, hospodar de Moldavie (mort en 1504) et relate année par année les évènements ayant eu lieu de 1457 à 1499. Cet ouvrage intitulé par le copiste „Dy Cronycke des Stephan Voyvoda aus der Wallachay", ou „Cronica breuiter scripta Stephanus dei gratia Voyvoda Terrarum moldannensis, nec non Valachyensis", n'a pas été connu jusqu'ici des historiens et personne n'en a tenu compte depuis le XV-e siècle.

La partie du manuscrit que contient la chronique du règne d'Etienne-le-Grand, à été écrite par Schedel et remonte au 28 avril 1502. En dehors de la chronique en question (p. 298-318), nous trouvons dans ce manuscrit des lettres, des discours et des satires qui sont autant d'exercices de style, dans le genre cultivé à l'époque de l'humanisme. Ces exercices composés soit en 1497, soit ne portant pas de date, n'ont aucun raport avec le sujet de la chronique. Le manuscrit no. 952, tel que nous le connaissons actuellement à la bibliotèque de Munich, est la partie finale d'un ouvrage plus long, aujourd'hui inconnu, dont les pages 1 à 286 ont été perdues. En effet, la chronique commence à la p. 287.

La chronique de l'époque et du règne d'Etienne-le-Grand, est rédigée en langue allemande et se distingue par son orthographe variable. C'est un écrit anonyme qui commence par les événements de l'année 1457 c'est-à-dire par la conquête de la Moldavie par Etienne. Après avoir adopté la chronologie qui part de la création du monde („Walachyschy zal"), il nous entretient succesivement année par année des faits ayant eu lieu jusqu'à 1497 et 1499, époque à laquelle son auteur les relate en comptant de nouveau les aneées depuis l'ère chrétienne. Chaque passage du récit apporte des détails nouveaux, ignorés aussi bien de l'historiographie de l'époque que des écrivains plus récents, et nous apprend certains faits inconnus aux recherches antérieures, n'importe qu'elles aient été menées par des historiens roumains ou par des savants étrangers. Les renseignements nouveaux sur les luttes qu'Etienne-le-Grand eut à

www.dacoromanica.ro

soutenir contre Mathias Corvin en 1467, les description des guerres contre Radul, hospodar de Valachie (surtout celle de la campagne de 1472), les faits relatifs à la guerre contre Czepelusz (Ţépeluş) de Valachie, les informations concernant le sort des prisonniers de Kaffa (1475), les nombreux détails épars dans la chronique, en rapport avec les luttes contre les Turcs, les renseignements sur la prise de Braïla, sur l'agrandissement de Kilia et de Roman, sur l'entrevue de Koloméa, sur la part que prirent les Polonais à la bataille de Katlabuga, les descriptions remarquables et inconnues des luttes contre Pierre Hronda (dit Hriot), les faits et l'interprétation nouvelle concernant les guerres menées pour conquérir le Pokucie, enfin les détails sur la bataille de Rohatyn — voilà les données particulièrement intéressantes que fournit cet écrit. Quant à l'expédition en Bukovine de 1497, elle a été négligée à dessein dans le récit du chroniqueur, qui n'en donne que des renseignements vagues; en revanche nous y voyons relatés les faits en rapport avec la guerre qu'Etienne-le-Grand mena contre les Turcs en 1449.

Pour les données chronologiques, surtout pour les informations relatives aux événements plus anciens s'étant déroulés entre 1457 et 1486, l'auteur de la chronique s'appuie certainement sur la source primitive de l'historiographie roumaine, c'est-à-dire sur celle où ont puisé en commun les annales de Bistritza et de Putna, ainsi que les annales de M. Brzeski. Nous croyons trouver des traces de cette source la plus ancienne dans les notes rédigées à la cour, que l'auteur de la chronique complétait par des souvenirs et des renseignements personnels, lorsqu'il retraçait des événements s'étant produits à une époque plus reculée. Par contre, pour la période s'étendant de 1486 à 1499, il s'appuie surtout, sinon exclusivement, sur des données qu'il a réunies lui-même, ce qui ne l'empêche pas de se tromper parfois dans des détails chronologiques de moindre importance. Quoique les faits y soient relatés dans l'ordre où il se suivaient d'année en année, la chronique de l'époque d'Etienne-le-Grand n'en est pas moins une oeuvre littéraire homogène, c'est-à-dire une vraie chronique dont la composition remonte au plus tôt à une date postérieure à 1496 (année ou Vlad dit le Moine devint hospodar de Valachie) et qui a pu être écrite au plus tard avant 1502. Tous les détails d'une importance secondaire plaident cependant en faveur de la suposition qu'elle a été composée en 1499, probablement au printemps, par conséquent immédiatement après les événements de février de la même année, dont elle fait le récit.

L'auteur de la chronique était certainement un Allemand qui faisait partie de l'entourage le plus proche d'Etienne-le-Grand. Toutes les données semblent indiquer qu'elle a été rédigée par

www.dacoromanica.ro

Hermann, „parkalab" de Belgrad, devenu ensuite staroste de Chocim, personnage dont l'existence et le rôle qu'il joua en Moldavie, sont attestés par les sources diplomatiques en rapport avec la période comprise entre le 22 avril 1475 et le 14 septembre 1599. Le 16 avril 1499, Hermann s'est trouvé à Cracovie en qualité d'ambassadeur d'Etienne-le-Grand auprès du roi Jean-Albert et nous croyons pouvoir rattacher l'origine de la chronique à la mission dont il était chargé. C'est à cette époque que le manuscrit ou peut-être une copie de celui ci, a dû paser de Cracovie à Munich, où H. Schedel était précisément à la recherche de matériaux en rapport avec l'histoire de la Valachie. Les événements tels qu'ils sont relatés dans la chronique, introduisent certains changements dans les assises de l'historiographie et de la littérature roumaines, évidemment si l'on fait abstraction des renseignements fournis par des sources plus récentes. Ils modifient en effet les idées que I. Bogdan a surtout contribué à établir, de sorte que notre intérêt se porte principalement sur la source la plus ancienne de toutes celles que nous connaissons. Ainsi la source primitive commune paraît libre de toutes les influences d'origine ecclésiastique qu'on retrouve dans les oeuvres littéraires plus récentes, influences qui émanaient des monastères de Bistritza et de Putna ainsi que de M. Brzeski. En définitive, cette source première se réduit à des notes généalogiques et chronologiques, rédigées à la cour des hospodars de Moldavie. Le „parkalab" Hermann (auteur présumé de la lettre d'Etienne-le-Grand datant de 1475), qui avait tenu compte de ces notes dans la partie initiale de la chronique, put doter la littérature et l'historiographie roumaine de l'oeuvre la plus ancienne, la seule qui remonte à l'époque d'Etienne-le-Grand. Il a inauguré ainsi la littérature historique roumaine au moyen âge, en la plaçant dans un cadre qui est la répercussion la plus ancienne dans la littérature, de l'état de la civilisation en Moldavie à cette époque, état que le boyare mercenaire allemand a su dépeindre avec une netteté impressionante sur le fond de cruauté et de moeurs primitives qui caractérisent le temps où il vivait.

•

Tout a fait intéresante l'étude de M. N. Corivan, sur *Le journal d'Alex. Andronic Ghica, prétendu fils de Grégoire Ghica prince de Moldavie*, extrait des „Mélanges de l'École Roumaine en France", IX (1929).

•

Une nouvelle description de l'Église Noire de Braşov-Kronstadt pour certaines de ses parties, par M. Auguste Fabritius, dans le *Korrespondenzblatt* de Sibiiu, LIII, 3-4.

•

www.dacoromanica.ro

Un article dans les *Analele Dobrogei*, X, fasc. 1-12, montre que dans le village d'Alibeichioiu-Regele Ferdinand, en Dobrogea, les habitants, qu'on appelle Grecs et Găgăuți, protestent, s'intitulant „Romni", „Romanis" (Ῥωμάνοι) (p. 269). Mon hypothèse sur l'origine grecque des Găgăuți chrétiens parlant le turc, est confirmée ainsi. Ils parlent en partie le grec (p. 270). Ils appellent leur langue le *karamanli* (p. 274).

•

Dans les *Studii teologice*, I, 1, de Bucarest, revue de la Faculté de théologie, Bucarest 1929, analyse des versions roumaines des „Proverbes".

Longue étude de M. Th. Popescu sur „la conquête de Constantinople par les Latins comme moyen pour l'Union des Églises (siècles XI-XIV)". L'auteur ne connaît pas notre étude sur les sources de la première croisade.

•

Vient de paraître à Rome, dans la „Rassegna economica dell' Europe medio-orientale", une brochure, contenant diverses études de plusieurs auteurs, sous le titre de *La Romania economica nel 1929.*

•

Le catalogue 594 de la Maison Karl W. Hiersemann de Leipzig *(Flugschriften, Relationen, Einblattdrucke)* contient ces brochures anciennes sur les guerres contre les Turcs et, en général, sur le Sud-Est de l'Europe:

Raymundus, Card. Gurcens., litera indulgentiarum contra Turcos. Incipit: Raimundus miseratione diuina Tituli scte Marie noue scte Romane ecclesie presbiter. Cardinalis Gurcensis ad uniuersam Germaniam: Daciam: Sueciam: Norwegiam: Frisiam: Prussiam... (1502).

Zeytung, newe, v. orient u. auff gange (1502).

Von d. *Schlacht* geschehen d. Türcken v. d. grossen Sophi jn Calimania d. Prouintz nach bey Lepo d. Castel. U. v. d. todt d. grossen Türcken v. d. Sophi. Vnd v. d. Schlachtungen geschehen auff d. Meer v. auf d. Landt. I. d. 1514. An d. 17. tag Junij. in 4°.

Jonas, J., das siebend Capitel Danielis v. des Türcken Gotteslesterung vnd schrecklicher morderey mit vnterricht. in 4°, Wittemberg, H. Lufft (ca. 1530).

Zeytung, newe, von vereinigung vnd Frid, so zwischen Rö. Kü. Maiestat v. d. grossmechtigisten Türckischen Keiser in kurtz verschiner zeyt beschehen. in 4° (1533).

Senndtbrieff so die Römisch Kayserlich vnd Hispanisch Königlich Maystat, jres erlangten sigs gegen dem Barbarossa im Kö-

www.dacoromanica.ro

nigreich Thunis, seyner K. Mayest. brudern dem Römischen König d. 23. July 1535 auss Affrica zugeschrieben hat, in 4°. Nuremberg 1535.

Beschreibung, warhafftige, wie der Sophi auss Persia den Türcken erlegt, die Statt Babilonia eingenommen, etc. Item wie der Türck, nachdem der Barbarossa auss Africa vertriben, all sein macht wider die Christen zusetzen willen,s ist etc., in 4°, (Nuremberg ?), 1536.

Copia, verteutschte, eines Welschen schreybens aus Constantinopel den 13. Novembris, jnhaltend Des Sophi victori wider den grossen Türcken. Seiner Haubtlewt vnd volcks gefencknus. Die anzal des gewonnen Türckischen geschütz. Die eroberten Stett vnd Land. Des Barbarossa ankunnfft zu Constantinopel, etc.. in 4°. Nuremberg, 12. Februari 1536.

Copey eines Brieffs Kgl. Maiestat zu Polen an d. Durchl. Fürsten Hertzogen in Preussen, in 4°, 1539.

Ansuchen, kleglich, der fünff Niederösterreichischen Lande sampt d. Graffschafft Görtz, vmb hülff in irer höchsten not wider den Türcken, an die Herrn Ober vnd Nider Slesien. Auff negstgehaltenen Fürstentag 1540 zu Breslaw beschehen, menigklich zu wissen, etc. nötig, in 4°, 1540.

Anzeygung, warhafftige, wie es im Leger vor Ofen ergangen ist, 1541, in 4°, 1541.

Zeitung, gewisse, wenn der Turckische Tyran in Hungern ankomen, auff welche tage vnd wie offt di Türcken der vnsern Lager gestürmet... vnd wie vnd wenn Pescht eröbert, in 4°, (1542 ?).

Beschreibung warhafftige, d. Ankunfft u. Einzug d. gesandten Botschafften aus Persia, an d. Türckischen Keiser gehn Constantinopel, in 4° (1560).

Beschreibung, Vollommene warhaffte vnnd gründtliche, der Christlichen Armada aussfart, erlangten herrlichen Victori wider den Erbfeind Christlichen nammens, alles dess nechst verschinen 71. Jars verloffen. Auss Italianischer inn Teutscher Sprachen verdolmetscht Dilingen, 1572.

Epistola Constantinopoli recens scripta de praesenti turcici imperii statu. Item confessio fidei quam Gennadius, patriarcha Constant., post captam primu n a Turcis urbem exhibuit. De Tartaris quaedam. Witebergae, 1582.

Copey dess Brieffs, so d. Türckische Kayser Heli Soliman d. gross mechtigen König Philippo in Hispaniam zu geschrieben u. Verzeichnus, was d. Kayser s. König Maystat f. Schankungen u. hohe Verehrungen gesandt hat. Copey e. Brieffs, geschrieben v. d. König a. Persia im Monat. Julio d. 85. Jahrs an d. König Phil. in Hispania. Aus armen. in welsche u. ferner in deutsche Sprache gebracht, in 4°. Augsbourg 1585.

(Memmius, C.), vngerischer vnd sibenbürgischer Kriegshändel

www.dacoromanica.ro

aussführliche Beschreibung was sich vom Frühling Anno 1592 biss den Frühling 1596. Jars zugetragen, in 4°, Francfort s. l. Main, Chr. Egenolph. 1596.

Fickler, J. Bapt., Klagschrifft uber den hochschädlichten Verlust der Christenheit von dem laidige Türcken, eine gute Zeit herumb erlitten. M. gut achten vber das jetztschwebend Kriegwesen in Ungern, in 4°, München. A. Berg, 1615.

Mundi Miracula, od. Wunder Thier, d. i. Ber. v. d. grossen Forcht, welche d. türk. Kaiser durch d. zu Wien new entstandene Rittersleut gen. Heerscharen Jesu eingejagt, in 4°, Auss Constantinopel geschicht, 1619.

Post- u. Wechterhorn, türckisches: an Kayser, etc., d. H. Rom. Reichs Teutscher Nation..., daraus zu vernehmen, welcher gestalt d. Türckischen Tyran d. Christen Ohneinigkeit u. Kriege zu.- Beherrschung d. Christenheit sich missbraucht. Durch etl. Cathol. u. Evangel. Patrioten, in 4°, 1620.

Relación de la victoria que los monges Bernardos de nuestra Señora de Oya tuuieron de cinco navios de Turcos en 20 de Abril, in fol., Alcala de Henares, 1624.

Nicholas, Jer. News certain and terrible from the kingdom of Poland, being the copie of a letter, sent by Jerome Nicholas to a friend of his, dwelling at Gravesend. Relating how the Turke pas the confines of the kingdom with an almost invincible army and what barbarity they use towards christians, Londres, 1642.

Pastorius, J., bellum Scythico-Cosacicum, seu de coniuratione Tartarorum Cos. et plebis Russicae contra regn. Poloniae, in 4°. Danzig, G. Förster, 1652.

Bericht, was nach angefangenem Krieg wider die Cron Polen von Ihrer Königl. Majest. in Schweden Ministern bei der Ottomanischen Porta zum 2. Mahl... angesucht worden, in 4° (Danzig?, 1657).

Relation, kurtze, von Befreyhung des H. Gen.-Maj. Heisters auss d. kgl. schwed. Hafft. — Succes des Fürsten Ragoczi wider d. Türcken. — Reichstag zu Warschau, in 4°, 1658.

Relation, aussführliche, des d. 28. Februarij *(sic !)* Türckischen Feld-Treffens m. General Rühlmann bey Sara. Aus Venedig geschrieben d. 10 Febr. Anno 1661, in 4° (1661).

An die Christen der Städt in Ungarn. Türckischer Pass, Versicherungs u. Friedens-Brief. Vom listigen Gross-Vezier an alle herumgelegene Örter. Wie auch Bericht zweyer Treffen zwischen d. Türcken, Serini u. Budani, durch welche bey 1800 Türcken erleget, in 4°, 1663.

Aussag über 23. Puncten. Dess Frantzösischen Renegatens, welcher d. 13. August 1663 von den Türckischen Läger umb das Dorff Volos freywillig herüber nacher Neuhäussel kommen. Wie auch 2 Schreiben aus Raab u. Schindaw, in 4°, 1663.

www.dacoromanica.ro

Eckhardus Fidelis, ratio status orbis turcici et christiani sive Gog, in 4°, Lipsiae, 1663.

Eisen, J.-B., E(l)athschlag vnnd Bedencken wegen d. Kayserl. Craiss-Hülffe wider d. Erbfeind Christl. Bluts vnd Nahmens, den Türcken, in 4°, 1663.

Bericht, wahrhafftiger, aus unterschiedlichen Extract-Schrreiben, welcher Gestald zwischen d. Christen u. Türcken, d. 8. August eine Rencontre für Newhäusel gehalten worden, in 4°, 1663.

Extract oder ausführiicher Bericht wegen Ubergab d. Festung Neutra (an die Türcken) u. a. Begebenheiten, in 4°, 1663.

Extract-Schreiben auss Carlstatt v. 21. October, wegen Treffens Petro Scrini wider d. Bassa Chengyh; neben d. Lista d. geblibenen u. gefang. Türcken, etc., in 4°, 1663.

Relation von Belägerung der beyden Vestungen Canischa u. Neutra u. d. Canischer Türken im ersten Ausfall erlittenen Niderlag April, 1664, in 4°, 1664.

Extract aus General de Suches ainem Handbriefflein, welchergestalt Ihre Excell. die Türckische bei Leventz stehende Armee in 25.000 Mann stark am 19. Julij 1664 gäntzlich geschlagen..., in 4°, 1664.

Mercurius Seriniano-Hohenloho-Turcicus. Das ist: Höchst Ruhm- u. denckwürdiger Verlauf Weltkündiger Geschichten so von... Niclas Grafen v. Serin... wie auch von W. J. Grafen v. Hohenloe u. Gleichen 1663 bis Hornung 1664 vollbracht wurden, in 4°, 1664

Nachricht, gewisse, v. d. Vestung Neuhäusel in Ober Hungarn. Wie dieselbe v. d. Hungarn dem Türckischen Grand-Vezier d. 17. 27. Sept. m. Accord übergeben worden, in 4°.

Relation u. gründlich warhafftiger Bericht, welchergestalt die vorm Jahr d. Türcken übergebene Vestung Nitria durch Baron de Souches dem Erbfeind wider auss den Klawen gerissen u. erobert worden den 3. Maij 1664, in 4°, 1664.

Relation wasmassen durch Graf Scrini die Örter in Nider-Hungarn Berzenche, Koppan, Seges, Babocza u. Fünffkirchen den Türcken aberobert, von denen auch d. Vestung Canischa verlassen worden, in 4°, 1664.

Relation aus Ober-Hungarn, vom ferneren Progress d. Türckischen hoch-verderbl. Heerzugs; mit was Anbot d. Gross-Vezier die v. Pressburg in d. Gross-Türken Devotion beruffen; wie nach Lebenz auch Nitria an d. Türcken übergangen, etc., in 4° (1664).

Bericht, glaubwürdiger, was der Zeit zwischen beeden Armeen d. Christen u. Türcken passiret. Nebens d. Belägerung v. Serinwar. Sambt einem abermaligen Treffen so Gen. de Souches m. d. Türcken gehalten u. derselben 3000 erleget, auch nunmehr m. d. Vestung Gran in Accord stehet, in 4°, 1664.

Beschreibung d. Ungarischen Haupt-Vestung Zygeth, welcher-

www.dacoromanica.ro

gestalt dieselbe zwar v. d. Grafen Nicolao Serini 1566 ritterlich verfochten, jedoch an d. Türken verlohren gegangen; in diesem 1664. Jahr v. dessen Ur-Enkel, d. zweiten Helden N. Serini, ritterlich an d. Christen wiederumb erobert worden, in 4°, 1664.

Iräge, M. E., classicum belli turcici od. Teutschlandes Sünden-stinckende u. Rach-schreiende Wunden. Dazu ein kurtz Bedencken über J. Schefflers Türcken-Schrifft, etc., in 4°, 1664.

De subito adversus Osmannidas subsidio, 1664.

Verzaichnuss aller Völcker, so der Zeit gegen dem Türcken auff den Bainen vnd guter Theil vor dem Erbfeind stehet. Auss Wien 17. Augusti, in 4°. Augsburg, M. A. Hannes (1664).

Wolder, S., Türkischer Untergang oder rähtliches Bedencken Kayserl. May. Ferdinando I. anno 1558 übergeben: welcher Gestalt der Gross-Türke zu Wasser u. Land zu überwinden wäre, Jetzo aufs neue übersehen u. gebessert, in 4°, 1664.

Copia Schreibens auss d. Hungarischen Feldläger, u. Relation v. glücklichen progress d. siegreichen Waffen Herrn Grafens Serini; insonderheit von blocquirung u. verhoffentl. Eroberung d. Haupt-Vestung Sigeth. Jan. u. Febr. 1664.

Relation v. zweyen Niederlagen d. Türcken durch Grafen Serini u. Budiani. Nebenst einigen Umständen v. d. Eroberung Neuhäusel, auch Annahung d. Reichs-Auxillar-Völcker, u. wasmassen d. Türcken Schinta belagern, in 4° (1664).

Relation ausführliche etc., vom Serinischen Feldzug in der Nider-Hungarischen Türckey v. 20. Jan. bis 18. Febr., u. d. Erbfeinde grossen Schaden zugefüget, in 4° (1664).

Zustand in Ungarn. Vom 10. u. 11. Maij, wie sich d. Unsrigen vor Canischa allbereit d. Vorstatt bemächtiget. Und von Neuhäusel grossem Elend u. Hunger, etc., in 4°, 1664.

Einzug dess Türckischen Gross-Bottschafftters Mechmet Bassa, wie ansehentlich derselbe d. 8. Junij 1665 in Wienn empfangen u. einbegleitet worden, in 4°, 1665.

Copia Manifests d. Türckischen Tyrannen an d. Röm, Kayserl. Mayestät, in 4° (1665).

Relation oder aussführl. Bericht, wie die kayserl. nach Constantinopel abgefertigte grosse Bottschafft zu Comorn angelanget, auch wie d. Auswechsslung m. d. Türckischen Bottschafft erfolgt, in 4°, 1665.

Dam, J. v., Relaes, ofte generale beschrijvinge van de voyagie tot Smirna, waerinne verhaelt wort de schrickelicke distructie van Ragousa, het ellend. omkomen v. d. H. Resident J. Croock, etc., in 4°, Joh. v. d. Bergh, 1667.

Relation u. Erzehlung von d. Zustand, deren von d. Türcken angegriffenen Posten, an d. Stadt u. Vestung Candia, in 4° (1669).

Beschreibung von Anfang, Fort- u. Aussgang dess 25 jähr. Kriegs zwischen Venedig u. dem Türcken in dem Kgr. Candia 1645-1669, in 4° (1670).

www.dacoromanica.ro

Me(s)tre, A. C. de, d. Frantzös. Türckey od. Erzehlung d. vornehmst. Thaten d. Königs in Franckreich u. was er ferner vor hat. s. Reich in solch Zustand du setzen als d. Ottoman. Kayserthum, in 4°. Rotterdam, 1673.

Relatione, Sincera, Della segnalata Vittoria ottenuta da Cosacchi di Zaporouali 4. Dicembre 1683. Sotto la Protettione dell' Armi di Giouanni Terzo Rè di Polonia, Scritta a Bologna dalla Real Corte a Giouan Carlo Matesilani Residente di S. M. il di 15. Gennnaro 1684. Con vna succinta descrittione dell' Vkraina, e della Tartaria, in 4°, Bologna 1684.

Relatione dell'ultimo combattimento, E. Vittorie hauute da S. M. Cesarea contro i Turchi, come per Auuisi hauuti di Lintz, e di Cracouia li 16. Gennaro 1684, Bologna.

(Lochner L. Chr.), d. Grosse Stern-Fischer, od. d. Teutsche Fortsetzg. d. Allmanachs d. weltberühmten Gran Pescatore di Chiaravalle auff d. Jahr 1685, in 12°, 1685 [1].

Notitia Hauutasi per Corriero espresso giunto in Venetia di Polonia, con il certo auuiso dell'acquisto fatto dalle Truppe Cesaree Comandate dal Generale Heysler dell'importante piazza di Seghedino Posta sopra il Fiume Tibisco nell' Vngaria Superiore, in 4°, Ferrara 1686.

Gülich J. D. v., illucida turcica luna oder der türckische Schein- u. Glantz-beraubte Mond, das ist: eine histor. u. polit. Beschreibung wie d. türck. Reich zu e. so grösseren Macht gelanget, etc., in 4°, Göttingen 1687.

Alcoranum occidentale, d. ist Grund-Riss des in einen Französ. Staats-modell umgegossenen Türkischen Alcorans (Nuremberg), 1688.

Staats-Protocoll das Polnische, worinnen enthalten die vornehmsten... Staats-Affairen... dieses Königreichs... durch eine unpartheyische Feder, in 4°, 1698.

(Mayer, J. F.), auffgelöste Frage ob Carolus XII. Ursach habe Beystand bey unglaubigen Völckern zu suchen, in 12°, 1711.

Schluss, der höchst-erwünscht- und beglückte des Dritten Feldzugs auf dem Hungar. und Venet. Kriegs... Theatro. in 4°, Leipzig 1719.

(Pecquet, A.), geheime Nachrichten zur Historie v. Persien. A. d. Franz. v. S. G. Lange, Cölln (Rostock, 1746).

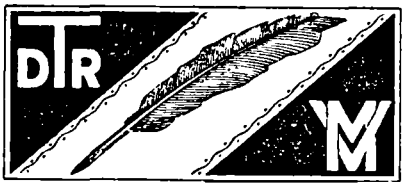
ERRATA.

Année 1928.

A corriger, p. 289, dernières lignes du texte: „mais ils soné très fiers et considèrent leur noblesse comme ayant précédt toute autre. Ils sont très sévères avec les femmes, qui ne sont pas belles".

[1] Le prince de Valachie Constantin Brâncoveanu y recouralt souvent.

www.dacoromanica.ro



www.dacoromanica.ro